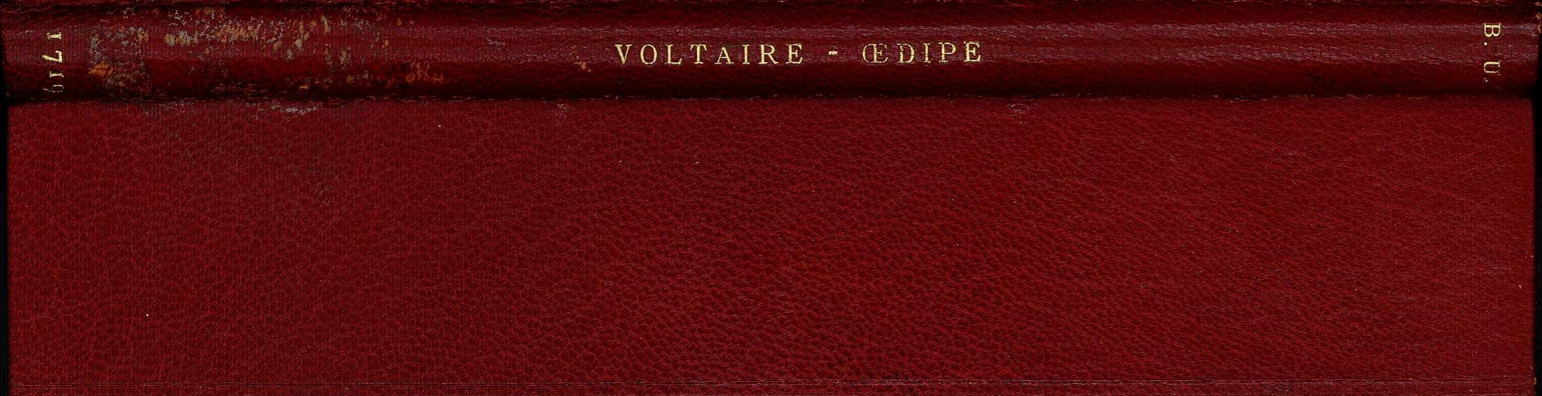


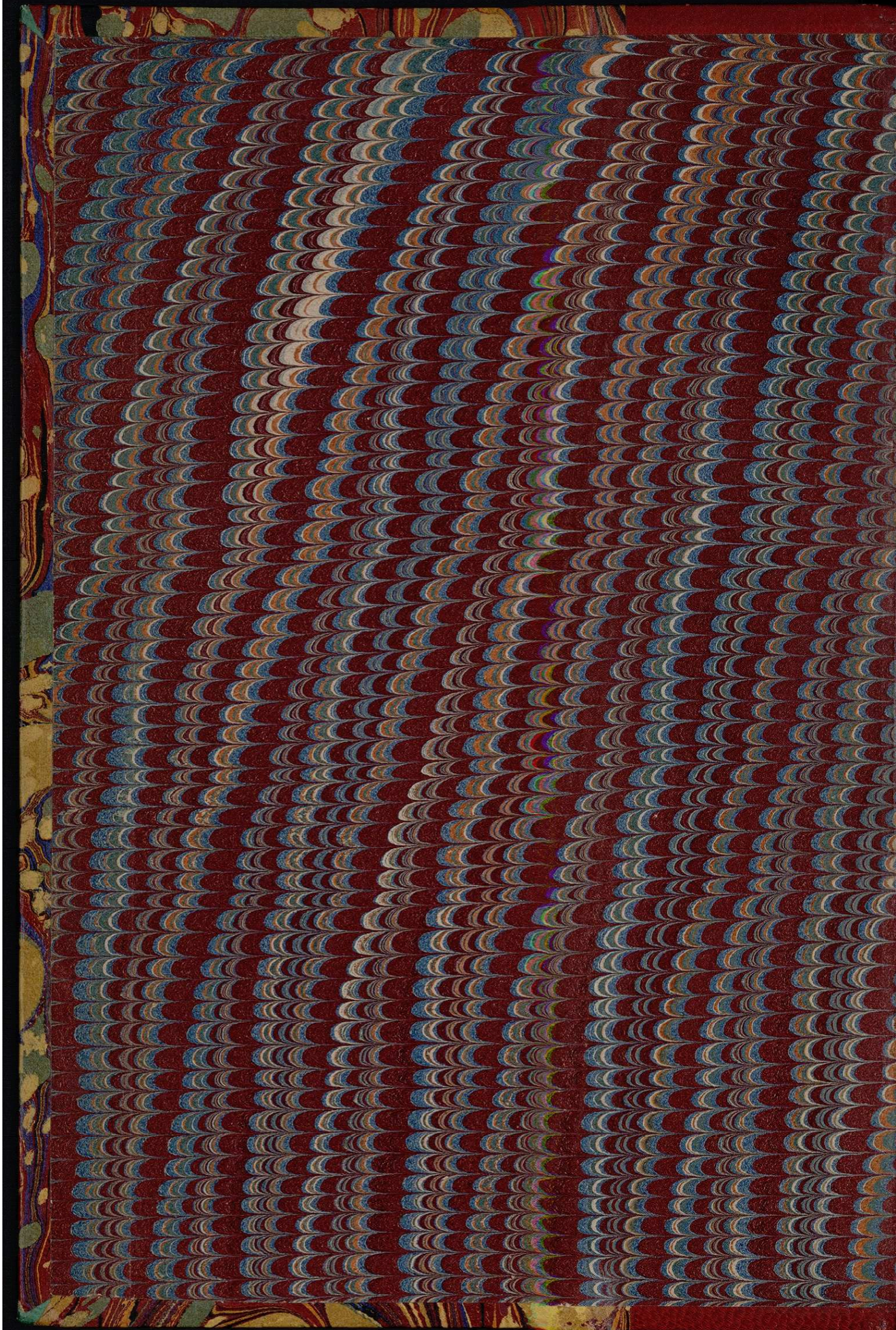
VOLTAIRE - ŒDIPE



1719

B. U.



















THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



1911





# ŒDIPE,

## TRAGÉDIE.

PAR MONSIEUR  
DE VOLTAIRE.

C. IV. 78.



A PARIS,

PIERRE RIBOU, Quay des Augustins,  
vis-à-vis la descente du Pont-Neuf,  
à l'Image saint Louis.

AU PALAIS,

Chez } PIERRE HUET, sur le second Perron de  
la Ste Chapelle, au Soleil Levant.  
JEAN MAZUEL, au Palais.

ET

ANTOINE-URBAIN COUSTELIER,  
Quay des Augustins.

M. DCC. XIX.

*Avec Approbation, & Privilege du Roy.*











A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME.



MADAME.

*Si l'usage de dedier ses ouvrages à ceux  
qui en jugent le mieux n'étoit pas établi,  
il commenceroit pour VOTRE ALTESSE*



## EPISTRE.

ROYALE. *La protection éclairée dont vous honorés les succès ou les efforts des Auteurs, met en droit ceux même qui réussissent le moins, d'oser mettre sous votre Nom des ouvrages qu'ils ne composent que dans le dessein de vous plaire. Pour moy, dont le zele tient lieu de merite auprès de vous, souffrés que je prenne la liberté de vous offrir les foibles essais de ma plume. Heureux, si encouragé par vos bontés, je puis travailler long-tems pour V. A. R. dont la conservation n'est pas moins précieuse à ceux qui cultivent les beaux arts, qu'à toute la France, dont elle est les délices & l'exemple. Je suis avec un profond respect,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très-humble, & très-  
obeissant serviteur,  
ARONET DE VOLTAIRE.



## ERRATA.

Page 11. vers 2. eux-mêmes, *lisés* eux même.

Page 22. vers 3. par des jalouses larmes, *lisés*, par de jalouses larmes.

Page 25. vers 6. les Dieux nous reservoient, *lisés* vous reservoient.

Page 46. vers 17. va, fui, n'irrite point, *lisés* va, fui, n'excite plus.

Page 47. vers 17. descendu parmi vous, *lisés* descendu parmi nous.

Page 64. vers 9 rependre, *lisés* repandre.

Page 102. ligne 20. Odipe, *lisés* Oedipe.

Page 105. ligne 20. Achille, *lisés* Æschille.



---

## APPROBATION.

**J'**Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Oedipe, Tragedie*. Le Public à la representation de cette Piece s'est promis un digne successeur de Corneille & de Racine ; & je crois qu'à la lecture il ne rabattra rien de ses esperances.  
A Paris ce 2. Decembre 1718.

HOU DAR DE LA MOTE.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

**L**OUIS, par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre ; A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civil, & à tous autres nos Officiers & Justiciers qu'il appartiendra, Salut : Nôtre cher & bien amé le Sieur \* \* \* Nous a très humblement fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un livre qui a pour titre, *Oedipe, Tragedie*, qu'il a composée, avec quelques Dissertations, pourquoy il nous a très humblement fait supplier de lui accorder nos Lettres sur ce necessaires ; A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes de faire imprimer, vendre & debiter par tout nôtre Royaume, Pays, Terres & Seigneuries de nôtre obeïssance, le susdit livre en un ou plusieurs volumes, marges, caracteres, & autant de fois que bon lui semblera pendant le temps & espace de neuf années entieres & consecutives, à commencer du jour de la datte desdites Presentes, durant lequel temps nous faisons très-expresses inhibitions & défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer ou faire imprimer le susdit livre, sous pretexte de permission, changement de titre, correction ou agmentation, ni d'en extraire aucune chose pour joindre à d'autres livres, ni d'en copier les planches & graveures en nulle façon que ce soit, ni sous quelque pretexte que ce puisse être, même d'en vendre des



exemplaires contrefaits, ou d'impression étrangere, sans la permission expresse ou par écrit dudit Exposéant ou de ses ayans cause, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, trois mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers au denonciateur, & l'autre tiers audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que l'impression en sera faite en nôtre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens pour la Librairie; & qu'avant d'exposer en vente ledit livre, il en sera mis deux exemplaires en nôtre Bibliothèque publique, un en celle de nôtre Cabinet des livres de nôtre Chateau du Louvre, & un en celle de nôtre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson; & que ces Presentes seront registrées es Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois, le tout à peine de nullité des Presentes; & du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons faire jouir & user ledit Exposéant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit livre copie des Presentes, elles soient tenues pour dûment signifiées, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, soy y soit ajoutées comme à l'original: Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent faire pour l'exécution des Presentes tous exploits, significations, saisies, & autres actes de justice, requis & necessaires, sans demander autre permission; Car tel est nôtre plaisir. Donné à Paris le dix-neuvième jour de Janvier, l'an de grace mil sept cent dix-neuf, & de nôtre Regne le quatrième. Signé, Par le Roy en son Conseil, CARPOT, & scellé du gaand Sceau de cire jaune.

Il est ordonné par l'Edit du Roy, du mois d'Août 1686. & Arrêts de son Conseil, que les Livres, dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

*Registré sur le Registre 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 428. n. 468. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris ce 25. Janvier 1719.*

Signé, DELAUNE, Syndic.



*ACTEURS.*

OEDIPE, Roy de Thebe.

JOCASTE, Reine de Thebe.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée.

LE GRAND PRESTRE.

HIDASPE, Confident d'Oedipe.

EGINE, Confidente de Jocaste.

DIMAS, Ami de Philoctete.

PHORBAS, Vieillard Thebain.

ICARE, Vieillard de Corinthe.

CHOEUR de Thebains.

*La Scene est à Thebe.*

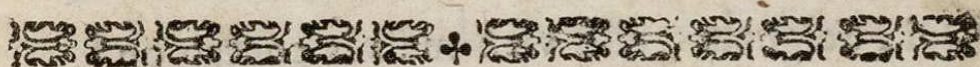
OEDIPE,





# ŒDIPÉ,

TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÈTE, DIMAS.

DIMAS.



ST-CE vous, Philoctète ? en croirai-je  
mes yeux ?

Quel implacable Dieu vous ramène en  
ces lieux ?

Vous dans Thebe, Seigneur ! eh qu'y venés-vous  
faire ?

Nul mortel n'ose ici mettre un pied temeraire ;  
Ces climats sont remplis du celeste couroux ,  
Et la mort dévorante habite parmi nous.

A



Thebe depuis longtems aux horreurs consacrée  
 Du reste des vivans semble être séparée :  
 Retournés. . .

PHILOCTETE.

Ce séjour convient aux malheureux.  
 Va , laisse moi le soin de mes destins affreux ,  
 Et dis-moi si des Dieux la colere inhumaine  
 A respecté du moins les jours de votre Reine.

D I M A S.

Oui , Seigneur , elle vit : mais la contagion  
 Jusqu'aux pieds de son trône apporte son poison.  
 Chaque instant lui dérobe un serviteur fidelle ;  
 Et la mort par degrés semble s'aprocher d'elle.

On dit qu'enfin le Ciel après tant de couroux ,  
 Va retirer son bras apesanti sur nous.  
 Tant de sang , tant de morts ont dû le satisfaire.

PHILOCTETE.

Eh ! quel crime a donc pû meriter sa colere ?

D I M A S.

Depuis la mort du Roi. . .

PHILOCTETE.

Qu'entens-je ? quoi Laius ?

D I M A S.

Seigneur. . . depuis quatre ans , ce heros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus ! quel mot a frapé mon oreille ?



## TRAGÉDIE.

9

Quel espoir séduisant dans mon cœur se réveille ?  
Quoi, Jocaste ! les Dieux me feroient-ils plus doux ?  
Quoi, Philoctète enfin pourroit-il être à vous ?  
Il ne vit plus ! . . . quel sort a terminé sa vie ?

DIMAS.

Quatre ans sont écoulés, depuis qu'en Beotie,  
Pour la dernière fois le sort guida vos pas.  
A peine vous quittiés le sein de nos Etats,  
A peine vous preniés le chemin de l'Asie ;  
Lorsque d'un coup perfide, une main ennemie,  
Ravit à ses sujets ce Prince infortuné.

PHILOCTÈTE.

Quoi, Dimas, votre maître est mort, assassiné ?

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine.  
Ce crime a de l'Empire entraîné la ruine.  
Du bruit de son trépas mortellement frappés,  
A répandre des pleurs nous étions occupés ;  
Quand du courroux des Dieux ministre épouvantable,  
Funeste à l'innocent, sans punir le coupable,  
Un monstre ( Loin de nous que faisiés-vous alors ? )  
Un monstre furieux vint ravager ces bords.  
Le Ciel industrieux dans sa triste vengeance  
Avoit à le former épuisé sa puissance.  
Né parmi des rochers au pied du Cithéron  
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion,



De la nature entiere execrable assemblage,  
Unissoit contre nous l'artifice à la rage.  
Il n'étoit qu'un moyen d'en préserver ces lieux :  
D'un sens embarrassé dans des mots captieux,  
Le monstre chaque jour dans Thebe epouventée  
Proposoit une énigme avec art concertée ;  
Et si quelque mortel vouloit nous secourir,  
Il devoit voir le monstre & l'entendre ou perir.  
A cette loi terrible il nous falut souscrire ;  
D'une commune voix Thebe offrit son Empire  
A l'heureux interprete inspiré par les Dieux,  
Qui nous dévoileroit ce sens misterieux.  
Nos sages, nos vieillards, séduits par l'esperance,  
Oserent sur la foi d'une vaine science,  
Du monstre impenetrable affronter le couroux ;  
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirerent tous.  
Mais Oedipe heritier du septre de Corinthe,  
Jeune & dans l'âge heureux qui méconoit la crainte,  
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi  
Vint, vit ce monstre affreux, l'entendit, & fut Roi.  
Il vit, il regne encor. Mais sa triste puissance  
Ne voit que des mourans sous son obeissance.  
— Helas ! nous nous flations que ses heureuses mains  
Pour jamais à son trône enchainoient les destins.  
Déjà même les Dieux nous sembloient plus faciles,  
Le monstre en expirant laissoit ces murs tranquilles :



## TRAGEDIE.

5

Mais la sterilité sur ce funeste bord,  
Bientôt avec la faim nous raporta la mort.  
Les Dieux nous ont conduit de suplice en suplice,  
La famine a cessé, mais non leur injustice,  
Et la contagion dépeuplant nos Etats  
Poursuit un foible reste échapé du trépas.  
Tel est l'état horrible, où les Dieux nous reduisent;  
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux fa-  
vorisent,

Qui du sein de la gloire a pû vous arracher ?  
Dans ce séjour affreux que venés-vous chercher ?

PHILOCTETE.

Mon trouble dit assés le sujet qui m'amene.  
Tu vois un malheureux que sa foiblesse entraine  
De ces lieux autrefois par l'amour exilé,  
Et par ce même amour aujourd'hui rapelé.

DIMAS.

Vous, Seigneur, vous pouriés dans l'ardeur qui  
vous brûle

Pour chercher une femme abandonner Hercule ?

PHILOCTETE.

Dimas, Hercule est mort, & mes fatales mains  
Ont mis sur le bucher le plus grand des humains.

Je raporte en ces lieux ces fleches invincibles

Du fils de Jupiter presens chers & terribles.

Je raporte sa cendre, & viens à ce heros



Attendant des autels élever des tombeaux ;  
Sa mort de mon trépas devoit être suivie ;  
Mais vous sçavés , grands Dieux, pour qui j'aime la  
vie.

Dimas , à cet amour si constant , si parfait ,  
Tu vois trop que Jocaste en doit être l'objet.  
Jocaste par un pere à son himen forcée ,  
Au trône de Laius à regret fut placée :  
L'amour nous unissoit , & cet amour si doux  
Etoit né dans l'enfance , & croissoit avec nous.  
Tu sçais combien alors mes fureurs éclaterent ,  
Combien contre Laius mes plaintes s'emporterent.  
Tout l'Etat ignorant mes sentimens jaloux ,  
Du nom de politique honoroit mon courroux.  
Helas ! de cet amour acru dans le silence  
Je t'épargnois alors la triste confidence ,  
Mon cœur qui languissoit , de molesse abatu  
Redoutoit tes conseils , & craignoit ta vertu.  
Je crus que loin des bords où Jocaste respire  
Ma raison sur mes sens reprendroit son empire :  
Tu le sçais , je partis de ce funeste lieu ,  
Et je dis à Jocaste un éternel adieu.

Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide  
Attendoit son destin de sa valeur rapide ;  
A ses divins travaux j'osai m'associer ,  
Je marchai près de lui ceint du même laurier :



Mais parmi les dangers , dans le sein de la guerre ,  
 Je portois ma foiblesse aux deux bouts de la terre.  
 Le tems qui détruit tout, augmentoit mon amour ,  
 Et des lieux fortunés où commence le jour ,  
 Jusqu'aux climats glacés , où la nature expire ,  
 Je trainois avec moi le trait qui me déchire.  
 Enfin je viens dans Thebe , & je puis de mon feu ,  
 Sans rougir aujourd'hui , te faire un libre aveu.  
 Par dix ans de travaux utiles à la Grece ,  
 J'ai bien acquis le droit d'avoir une foiblesse ;  
 Et cent tirans punis , cent monstres terrassés ,  
 Suffisent à ma gloire , & m'excusent assés.

DIMAS.

Quel fruit esperés-vous d'un amour si funeste ?  
 Venés-vous de l'Etat embraser ce qui reste ?  
 Ravirés-vous Jocaste à son nouvel époux ?

PHILOCTETE.

Son époux , juste Ciel ! ah que me dites-vous ?  
 Jocaste!... il se pouroit qu'un second himenée !...

DIMAS.

Oedipe à cette Reine a joint sa destinée...

PHILOCTETE.

Voila , voila le coup que j'avois pressenti ,  
 Et dont mon cœur jaloux trembloit d'être averti.

DIMAS.

Seigneur , la porte s'ouvre , & le Roi va paroître ;



# OE D I P E,

Tout ce peuple à longs flots conduit par le grand  
Prêtre

Vient conjurer des Dieux le couroux obstiné ;  
Vous n'êtes point ici le seul infortuné.



## S C E N E I I.

LE GRAND PRESTRE, LE CHOEUR.

*La porte du Temple s'ouvre, & le grand Prêtre  
paroît au milieu du peuple.*

### I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

**E** Sprits contagieux, tirans de cet Empire,  
Qui soufflés dans ces murs la mort qu'on y  
respire,  
Redoublés contre nous votre lente fureur,  
Et d'un trépas trop long épargnés-nous l'horreur.

### SECOND PERSONNAGE.

Frapés Dieux tout puissans, vos victimes sont prêtes:  
O monts ecrafés-nous...cieux tombés sur nos têtes,  
O mort nous implorons ton funeste secours,  
O mort viens nous sauver, viens terminer nos jours.

### LE GRAND PRESTRE.

Cessés, & retenés ces clameurs lamentables,  
Foible





Foible foulagement aux maux des misérables ;  
Fléchissons sous un Dieu qui veut nous éprouver ,  
Qui d'un mot peut nous perdre , & d'un mot nous  
sauver :

Il sçait que dans ces murs la mort nous environne ;  
Et les cris des Thebains sont montés vers son trône.  
Le Roi vient , par ma voix le Ciel va lui parler :  
Les destins à ses yeux doivent se dévoiler ,  
Les tems sont arrivés , cette grande journée  
Va du peuple & du Roi changer la destinée.



S C E N E   I I I .

OEDIPE , JOCASTE , LE GRAND  
PRESTRE , EGINE , DIMAS ,  
HIDASPE , LE CHOEUR.

O E D I P E .

**P** Euples qui dans ce temple apportant vos dou-  
leurs ,  
Présentés à nos Dieux des offrandes de pleurs ,  
Que ne puis-je sur moi détournant leurs vangeances  
De la mort qui vous suit étouffer les semences !  
Mais un Roi n'est qu'un homme en ce commun  
danger ,  
Et tout ce qu'il peut faire est de le partager.

B



*au grand Prêtre.*

Vous , Ministre des Dieux que dans Thebe on  
adore ,

Dedaignent-ils toujours la voix qui les implore ?

Verront-ils sans pitié finir nos tristes jours ?

Ces maîtres des humains sont-ils muets & sourds ?

### LE GRAND PRESTRE.

Roi , peuple , écoutez-moi... cette nuit à ma vûë

Du ciel sur nos autels la flamme est descenduë ,

L'ombre du grand Laius a paru parmi nous ,

Terrible & respirant la haine & le couroux.

Une effrayante voix s'est fait alors entendre :

„ Les Thebains de Laius n'ont point vangé la cen-  
dre ,

„ Le meurtrier du Roi respire en ces Etats ,

„ Et de son souffle impur infecte vos climats.

„ Reconnoissés ce monstre , & lui faites justice ,

„ Peuples , votre salut dépend de son suplice.

### O E D I P E .

Thebains , je l'avouârai , vous souffrés justement

D'un crime inexcusable un rude châtiment ;

Laius vous étoit cher , & votre negligence

De ses mânes sacrés a trahi la vengeance.

Tel est souvent le sort des plus justes des Rois ,

Tant qu'ils sont sur la terre on respecte leurs loix :



On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême,  
Adorés de leur peuple, ils sont des Dieux eux-mêmes :

Mais après leur trépas, que font-ils à vos yeux ?  
Vous éteignez l'encens que vous brûliés pour eux,  
Et comme à l'interêt l'ame humaine est liée,  
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.  
Ainsi du Ciel vangeur implorant le courroux,  
Le sang de votre Roi s'élève contre vous ;  
Apaifons son murmure, & qu'au lieu d'hecatombe,  
Le sang du meurtrier foit versé sur sa tombe.  
A chercher le coupable apliquons tous nos soins.  
Quoi, de la mort du Roi n'a-t-on point de témoins ?  
Et n'a-t-on jamais pû parmi tant de prodiges  
De ce crime impuni retrouver les vestiges ?  
On m'avoit toujours dit que ce fut un Thebain  
Qui leva sur son Prince une coupable main :

*à Jocaste.*

Pour moi qui de vos mains recevant sa couronne  
Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,  
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,  
Je n'ai point rapelé le sujet de vos pleurs ;  
Et de vos seuls perils chaque jour allarmée,  
Mon ame à d'autres soins sembloit être fermée

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me reservant à vous,



Par un coup imprévu m'enleva mon époux ;  
Lorsque de ses Etats parcourant les frontieres ,  
Ce heros succomba sous des mains meurtrieres ,  
Phorbas en ce voyage étoit seul avec lui ;  
Phorbas étoit du Roi le conseil & l'apui.  
Laius qui connoissoit son zele & sa prudence ,  
Partageoit avec lui le poids de sa puissance :  
Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré  
Raporta dans nos murs le corps défiguré ;  
Percé de coups lui-même il se traînoit à peine ,  
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.  
„ Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups,  
„ Ils ont devant mes yeux massacré vôtre époux ;  
„ Ils m'ont laissé mourant , & le pouvoir celeste  
„ De mes jours malheureux a ranimé le reste.  
Il ne m'en dit pas plus , & mon cœur agité  
Voyoit fuir loin de lui la triste verité :  
Et peut-être le Ciel que ce grand crime irrite ,  
Déroba le coupable à ma juste poursuite :  
Peut-être accomplissant ses decrets éternels ,  
Afin de nous punir , il nous fit criminels.  
Le sphinx bientôt après désola cette rive ;  
A ses seules fureurs Thebe fut attentive ,  
Et l'on ne pouvoit guere en un pareil effroi  
Vanger la mort d'autrui quand on trembloit pour  
soi.



OE D I P E.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidele ?

J O C A S T E.

Seigneur, on paya mal son service & son zele.

Tout l'Empire en secret étoit son ennemi ;

Il étoit trop puissant pour n'être point haï ;

Et du peuple & des grands la colere insensée

Brûloit de le punir de sa faveur passée.

On l'accusa lui-même, & d'un commun transport

Thebe entiere à grands cris me demanda sa mort ;

Et moi de tous côtés redoutant l'injustice,

Je tremblois d'ordonner sa grace, ou son suplice.

Dans un château voisin conduit secretement

Je dérobai sa tête à leur emportement ;

Là depuis quatre hivers ce vieillard venerable

( De la faveur des Rois exemple déplorable )

Sans se plaindre de moi, ni du peuple irrité,

De sa seule innocence attend sa liberté.

OE D I P E.

*à sa suite.*

Madame, c'est assés. Courés, que l'on s'empresse,

Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paroisse.

Moi-même devant vous je veux l'interroger ;

J'ai tout mon peuple ensemble & Laius à vanger :

Il faut tout écouter, il faut d'un œil severe

Sonder la profondeur de ce triste mystere.



Et vous , Dieux des Thebains , Dieux qui nous  
exaucés ,

Punissés l'assassin , vous qui le connoissés.

Soleil , cache à ses yeux le jour qui nous éclaire ,  
Qu'en horreur à ses fils , execrable à sa mere ,  
Errant , abandonné , pros crit dans l'univers ,  
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers ,  
Et que son corps sanglant privé de sépulture ,  
Des vautours dévorans devienne la pâture.

#### LE GRAND PRESTRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

#### OE D I P E .

Dieux , que le crime seul éprouve enfin vos coups ,  
Ou si de vos decrets l'éternelle justice  
Abandonne à mon bras le soin de son suplice ,  
Et si vous êtes las enfin de nous haïr ,  
Donnés en commandant le pouvoir d'obeïr.  
Si sur un inconnu vous poursuivés un crime ,  
Achevés votre ouvrage , & nommés la victime.  
Vous , retournés au temple , allés , que votre voix  
Interroge ces Dieux une seconde fois :  
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre ;  
S'ils ont aimé Laius , ils vangeront sa cendre ,  
Et conduisant un Roi , facile à se tromper ,  
Ils marqueront la place où mon bras doit fraper.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, EGINE, HIDASPE,  
LE CHOEUR.

HIDASPE.

**O**UI ce peuple expirant dont je suis l'inter-  
prete ,

D'une commune voix accuse Philoctete ,  
Madame , & les destins dans ce triste séjour  
Pour nous sauver sans doute ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu , grands Dieux !

EGINE.

Ma surprise est extrême. . .

JOCASTE.

Qui lui ! qui Philoctete ?

HIDASPE.

Oui , Madame , lui-même.

A quel autre en effet pourroient-ils imputer

Un meurtre qu'à nos yeux il sembla mediter ?



Il haïssoit Laius , on le sçait , & sa haine  
Aux yeux de vôtre époux ne se cachoit qu'à peine,  
La jeunesse imprudente aisément se trahit ;  
Son front mal déguisé découvroit son dépit.  
J'ignore quel sujet animoit sa colere :  
Mais au seul nom du Roi , trop prompt , & trop sincere ,  
Esclave d'un couroux qu'il ne pouvoit dompter ,  
Jusques à la menace il osoit s'emporter.  
Il partit , & depuis sa destinée errante  
Ramena sur nos bords sa fortune flotante :  
Même il étoit dans Thebe en ces tems malheureux  
Que le Ciel a marqués d'un parricide affreux.  
Depuis ce jour fatal avec quelque apparence  
De nos peuples sur lui tomba la défiance.  
Que dis-je ? assés long-tems les soupçons des The-  
bains  
Entre Phorbas & lui floterent incertains :  
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la  
guerre ,  
Ce titre si fameux de vangeur de la terre ,  
Ce respect qu'aux heros nous portons malgré nous ,  
Fit taire nos soupçons , & suspendit nos coups.  
Mais les tems sont changés , Thebe en ce jour funeste  
D'un respect dangereux a dépouillé le reste.  
Ce peuple épouventé ne connoît plus de frein ,  
Et



Et quand le Ciel lui parle il n'écoute plus rien.

JOCASTE.

Sortez.



SCÈNE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

**Q**ue je vous plains !

JOCASTE.

Helas ! je porte envie  
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.  
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux !

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.  
Le peuple qu'un faux zèle aveuglement anime,  
Va bientôt à grands cris demander sa victime.  
Je n'ose l'accuser : mais quelle horreur pour vous,  
Si vous trouvés en lui l'assassin d'un époux ?

JOCASTE.

Lui ! qu'un assassinat ait pû souiller son ame !  
Des lâches scelerats c'est le partage infame.  
Il ne manquoit, EGINE, au comble de mes maux,  
Que d'entendre d'un crime accuser ce héros ;



Aprens que ces soupçons irritent ma colere ,  
Et qu'il est vertueux puis qu'il m'avoit scû plaire.

E G I N E.

Cet amour si constant. . .

J O C A S T E.

Ne crois pas que mon cœur  
De cet amour funeste ait pû nourrir l'ardeur.  
Je l'ai trop combatu. . . cependant , chere EGINE ,  
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine ,  
On ne se cache point ces secrets mouvemens ,  
De la nature en nous indomptables enfans :  
Dans les replis de l'ame ils viennent nous suprédre ;  
Ces feux qu'on croit éteints renaissent de leur cen-  
dre ,

Et la vertu severe en de si durs combats ,  
Resiste aux passions , & ne les détruit pas.

E G I N E.

Votre douleur est juste autant que vertueuse ,  
Et de tels sentimens. . .

J O C A S T E.

Que je suis malheureuse !

Tu conois, chere EGINE, & mon cœur & mes maux ;  
J'ai deux fois de l'himen allumé les flambeaux ,  
Deux fois de mon destin subissant l'injustice ,  
J'ai changé d'esclavage , ou plutôt de suplice ;  
Et le seul des mortels dont mon cœur fut touché ,



A mes vœux pour jamais devoit être arraché.  
 Pardonnés-moy, grands Dieux, ce souvenir funeste,  
 D'un feu que j'ai dompté c'est le malheureux reste.  
 EGINE, tu nous vis l'un de l'autre charmés,  
 Tu vis nos nœuds rompus aussitôt que formés.  
 Mon Souverain m'aima, m'obtint malgré moi-  
 même ;

Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadème :  
 Il falut oublier dans ses embrassemens  
 Et mes premiers amours, & mes premiers sermens.  
 Tu sçais qu'à mon devoir toute entière attachée,  
 J'étouffai de mes sens la revolte cachée,  
 Et déguisant mon trouble & dévorant mes pleurs,  
 Je n'osois à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviés-vous du joug de l'himenée  
 Une seconde fois tenter la destinée ?

JOCASTE.

Helas !

EGINE.

M'est-il permis de ne vous rien cacher ?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Oedipe, Madame, a paru vous toucher ;  
 Et votre cœur du moins sans trop de résistance,



De vos Etats sauvés donna la récompense,

JOCASTE.

Ah grands Dieux !

EGINE,

Etoit-il plus heureux que Laius ?

Ou Philoctete absent ne vous touchoit-il plus ?

Entre ces deux heros étiez-vous partagée ?

JOCASTE.

Par un monstre cruel Thebe alors ravagée

A son libérateur avoit promis ma foi,

Et le vainqueur du sphinx étoit digne de moi.

EGINE,

Vous l'aimiez ?

JOCASTE.

Je sentis pour lui quelque tendresse :

Mais que ce sentiment fut loin de la foiblesse !

Ce n'étoit point , EGINE , un feu tumultueux ,

De mes sens enchantés enfant impetueux,

Je ne reconnus point cette brûlante flamme

Que le seul Philoctete a fait naître en mon ame ,

Et qui sur mon esprit répandant son poison ,

De son charme fatal a seduit ma raison.

Je sentois pour Oedipe une amitié severe.

Oedipe est vertueux , sa vertu m'étoit chere :

Mon cœur avec plaisir le voyoit élevé

Au trône des Thebains qu'il avoit conservé.



Mais enfin sur ses pas aux autels entraînée ,  
 EGINE , je sentis dans mon ame étonnée  
 Des transports inconnus que je ne conçus pas :  
 Avec horreur enfin je me vis dans ses bras.  
 Cet hymen fut conclu sous un horrible augure.  
 EGINE , je voyois dans une nuit obscure ,  
 Prés d'Oedipe & de moi je voyois des enfers  
 Les gouffres éternels à mes pieds entr'ouverts ;  
 De mon premier époux l'ombre pâle & sanglante  
 Dans cet abîme affreux paroïssoit menaçante ;  
 Il me montrait mon fils , ce fils qui dans mon flanc  
 Avoit été formé de son malheureux sang ;  
 Ce fils dont ma pieuse & barbare injustice  
 Avoit fait à nos Dieux un secret sacrifice.  
 De les suivre tous deux ils sembloient m'ordonner ,  
 Tous deux dans le Tartare ils sembloient m'entraî-  
 ner.

De sentimens confus mon ame possédée  
 Se presentoit toujourns cette effroyable idée ;  
 Et Philoctete encor trop present dans mon cœur ,  
 De ce trouble fatal augmentoit la terreur.

EGINE.

J'entens du bruit , on vient, je le voi qui s'avance.

JOCASTE.

C'est lui-même ; je tremble ; évitons sa presence.





## SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

**N**E fuyés point, Madame, & cessés de trem-  
bler ;

Osés me voir , osés m'entendre & me parler.

Je ne viens point ici par des jalouses larmes  
De votre himen heureux troubler les nouveaux  
charmes.

N'attendés point de moi de reproches honteux ,

Ni de lâches soupirs indignes de tous deux :

Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires  
Que dicte la molesse aux amans ordinaires ;

Un cœur qui vous chérit , & (s'il faut dire plus ,  
S'il vous souvient des nœuds que vous avés rompus)

Un cœur pour qui le vôtre avoit quelque tendresse,  
N'a point appris de vous à montrer de foiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'appartenoient qu'à nous ;

J'en dois donner l'exemple , ou le prendre de vous.

Si Jocaste avec vous n'a pû se voir unie ,

Il est juste avant tout que je m'en justifie.

Je vous aimois , Seigneur , une suprême loi



Toujours malgré moi-même a disposé de moi ,  
Et du sphinx & des Dieux la fureur trop connue ,  
Sans doute à votre oreille est déjà parvenue.  
Vous sçavés quels fléaux ont éclaté sur nous ,  
Et qu'Oedipe...

PHILOCTETE.

Je sçai qu'Oedipe est votre époux :  
Je sçai qu'il en est digne ; & malgré sa jeunesse ,  
L'Empire des Thebains sauvé par sa sagesse ,  
Ses exploits , ses vertus , & sur tout votre choix  
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands  
Rois.

Ah ! pourquoi la fortune à me nuire constante ,  
Emportoit-elle ailleurs ma valeur imprudente ?  
Si le vainqueur du sphinx devoit vous conquérir ,  
Falloit-il loin de vous ne chercher qu'à perir ?  
Je n'aurois point percé les tenebres frivoles  
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles.  
Ce bras que votre aspect eût encore animé ,  
A vaincre avec le fer étoit accoutumé.  
Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête...  
D'un autre cependant Jocaste est la conquête ;  
Un autre a pû jouir de cet excès d'honneur !...

JOCASTE.

Vous ne connoissés pas quel est votre malheur.



Je vous perds pour jamais, qu'aurois-je à craindre  
encore ?

JOCASTE.

Vous êtes dans des lieux qu'un Dieu vangeur aban-  
dore.

Un feu contagieux annonce son courroux ;  
Et le sang de Laius est retombé sur nous :  
Du Ciel qui nous poursuit la justice outragée  
Vange ainsi de ce Roi la cendre negligée ;  
On doit sur nos autels immoler l'assassin,  
On le cherche, on vous nomme, on vous accuse  
enfin.

PHILOCTÈTE.

Madame, je me tais, une pareille offense  
Etonne mon courage, & me force au silence.  
Qui moi de tels forfaits ! moi des assassinats !  
Et que de votre époux... vous ne le croyés pas.

JOCASTE.

Non je ne le croi point, & c'est vous faire injure,  
Que daigner un moment combattre l'imposture.  
Votre cœur m'est connu, vous avés eu ma foi,  
Et vous ne pouvés point être indigne de moi.  
Oubliés ces Thebains que les Dieux abandonnent,  
Trop dignes de perir depuis qu'ils vous soupçon-  
nent ;

Et



Et si jamais enfin je fus chère à vos yeux ,  
Si vous m'aimés encore , abandonnés ces lieux ,  
Pour la dernière fois renoncés à ma vûe.

PHILOCTETE.

Jocaste ! pour jamais je vous ai donc perduë ?

JOCASTE.

Oui, Prince, c'en est fait, nous nous aimions en vain,  
Les Dieux nous reservoient un plus noble destin ;  
Vous étiez né pour eux ; leur sagesse profonde  
N'a pû fixer dans Thebe un bras utile au monde ,  
Ni souffrir que l'amour remplissant ce grand cœur ,  
Enchaînât près de moi votre obscure valeur.

Non d'un lien charmant le soin tendre & timide  
Ne dut point occuper le successeur d'Alcide ;  
Ce n'est qu'aux malheureux que vous devés vos  
soins.

De toutes vos vertus comptable à leurs besoins ,  
Déjà de tous côtés les tyrans reparoissent ,  
Hercule est sous la tombe, & les monstres renaissent.  
Allés , libre des feux dont vous fûtes épris ,  
Partés , rendés Hercule à l'univers surpris.

Seigneur, mon époux vient, souffrés que je vous  
laisse ;

Non que mon cœur troublé redoute sa foiblesse :  
Mais j'aurois trop peut-être à rougir devant vous ,  
Puisque je vous aimois , & qu'il est mon époux.

D





## SCENE IV.

OEDIPE, PHILOCTETE,  
HIDASPE.

OEDIPE.

**H**idaspe, c'est donc là le Prince Philoctete ?  
PHILOCTETE.

Oui, c'est lui qu'en ces murs un sort aveugle jette,  
Et que le Ciel encore à sa perte animé  
A souffrir des affronts n'a point accoutumé.  
Je sçai de quels forfaits on veut noircir ma vie,  
Seigneur, n'attendez pas que je m'en justifie;  
J'ai pour vous trop d'estime, & je ne pense pas  
Que vous puissiez descendre à des soupçons si bas.  
Si sur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,  
Ma gloire d'assés près est unie à la vôtre.  
Thesée, Hercule & moy, nous vous avons montré  
Le chemin de la gloire où vous êtes entré;  
Ne deshonorés point par une calomnie  
La splendeur de ces noms où votre nom s'allie,  
Et mérités enfin par un trait genereux  
L'honneur que je vous fais de vous mettre auprès  
d'eux.



## OE D I P E.

Être utile aux mortels , & sauver cet Empire ,  
Voilà , Seigneur , voilà l'honneur seul où j'aspire ,  
Et ce que m'ont appris en ces extrémités  
Les heros que j'admire , & que vous imités.  
Certes je ne veux point vous imputer un crime ;  
Si le Ciel m'eût laissé le choix de la victime ,  
Je n'aurois immolé de victime que moi.  
Mourir pour son pays , c'est le devoir d'un Roi ;  
C'est un honneur trop grand pour le céder à d'autres :

J'aurois tranché mes jours , & défendu les vôtres ;  
J'aurois sauvé mon peuple une seconde fois.  
Mais , Seigneur , je n'ai point la liberté du choix ;  
C'est un sang criminel que nous devons répandre :  
Vous êtes accusé , songés à vous défendre ;  
Paroissés innocent , il me fera bien doux  
D'honorer dans ma Cour un heros tel que vous ,  
Et je me tiens heureux , s'il faut que je vous traite ,  
Non comme un accusé , mais comme Philoctete.

## P H I L O C T E T E.

Je veux bien l'avouer , sur la foi de mon nom  
J'avois osé me croire au-dessus du soupçon.  
Cette main qu'on accuse , au défaut du tonnerre ,  
D'infâmes assassins a délivré la terre ;  
Hercule à les dompter avoit instruit mon bras ,



Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

OEDIPÉ.

Ah je ne pense point qu'aux exploits consacrées  
 Vos mains par des forfaits se soient deshonorées,  
 Seigneur, & si Laïus est tombé sous vos coups,  
 Sans doute avec honneur il expira sous vous.  
 Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime,  
 Je vous rends trop justice.

PHILOCTÈTE.

Eh ! quel seroit mon crime à  
 Si ce fer chés les morts eût fait tomber Laïus,  
 Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus,  
 Un Roi pour ses sujets est un Dieu qu'on revere;  
 Pour Hercule & pour moi c'est un homme ordi-  
 naire.

J'ai défendu des Rois, & vous devés songer  
 Que j'ai pû les combattre, ayant pû les vanger.

OEDIPÉ.

Je connois Philoctète à ces illustres marques;  
 Des guerriers comme vous sont égaux aux Monar-  
 ques.

Je le sçai : cependant, Prince, n'en doutés pas,  
 Le vainqueur de Laïus est digne du trépas;  
 Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,  
 Et vous...



Ce n'est point moi , ce mot doit vous suffire ;  
 Seigneur , si c'étoit moi , j'en ferois vanité :  
 En vous parlant ainsi , je dois être écouté.  
 C'est aux hommes communs , aux âmes ordinaires,  
 A se justifier par des moyens vulgaires :  
 Mais un Prince, un guerrier, un homme tel que moi,  
 Quand il a dit un mot , en est crû sur sa foi.  
 Du meurtre de Laius Oedipe me soupçonne !  
 Ah ce n'est point à vous d'en accuser personne.  
 Son sceptre & son épouse ont passé dans vos bras ,  
 C'est vous qui recueillez le fruit de son trépas.  
 Et je n'ai point , Seigneur , au tems de sa disgrâce  
 Disputé sa dépouille & demandé sa place.  
 Le trône est un objet qui ne peut me tenter.  
 Hercule à ce haut rang dédaignoit de monter.  
 Toujours libre avec lui sans sujets & sans maître  
 J'ai fait des Souverains & n'ai point voulu l'être.  
 Mais enfin à vos yeux c'est trop m'humilier ;  
 La vertu s'avilit à se justifier.

OE D I P E.

Cessons un entretien qui tous deux nous offense.  
 On vous jugera , Prince , & si votre innocence  
 De l'équité des loix n'a rien à redouter ,  
 Avec plus de splendeur elle en doit éclater.  
 Demeurez parmi nous. . .



OE D I P E,  
P H I L O C T E T E.

J'y resterai sans doute,  
Il y va de ma gloire, & ce Ciel qui m'écoute,  
Ne me verra partir que vengé de l'affront  
Dont vos soupçons honteux ont fait rougir mon  
front.



S C E N E V.

OE D I P E, H I D A S P E.

OE D I P E.

**J**E l'avourai, j'ai peine à le croire coupable.  
D'un cœur tel que le sien l'audace inébranlable  
Ne sçait point s'abaisser à des déguisemens;  
Le mensonge n'a point de si hauts sentimens.  
Je ne puis voir en lui cette bassesse infame.  
Je te dirai bien plus, je rougissois dans l'ame  
De me voir obligé d'accuser ce grand cœur,  
Je me plaignois à moi de mon trop de rigueur.  
Nécessité cruelle, attachée à l'Empire!  
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire;  
Souvent sur l'innocence ils font tomber leurs coups,  
Et nous sommes, Hidaspe, injustes malgré nous.  
Mais que Phorbas est lent pour mon impatience!  
C'est sur lui seul enfin que j'ai quelque espérance;



Car les Dieux irrités ne nous répondent plus ,  
Ils ont par leur silence expliqué leur refus.

H I D A S P E.

Tandis que par vos soins vous pouvés tout apprendre ,

Quel besoin que le Ciel ici se fasse entendre ?

Ces Dieux dont le Pontife a promis le secours ,  
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent point toujours ;

On ne voit point leur bras si prodigue en miracles,  
Ces autels , ces trépieds qui rendent leurs oracles ,  
Ces organes d'airain que nos mains ont formés ,  
Toujours d'un souffle pur ne sont point animés.

Ne nous endormons point sur la foi de leurs Prêtres ;  
Au pied du sanctuaire il est souvent des traîtres ,  
Qui nous asservissant sous un pouvoir sacré ,  
Font parler les destins , les font taire à leur gré.

Voyés , examinés avec un soin extrême  
Philoctète , Phorbas , & Jocaste elle-même.

Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,  
Ce sont là nos trépieds , nos oracles , nos Dieux.

O E D I P E.

Seroit-il dans le temple un cœur assés perfide ?

Non , si le Ciel enfin de nos destins décide ,

On ne le verra point mettre en d'indignes mains  
Le dépôt précieux du salut des Thebains.



Je vais, je vais moi-même, accusant leur silence,  
 Par mes vœux redoublés flechir leur inclemence.  
 Toi, si pour me servir tu montres quelque ardeur,  
 De Phorbas que j'attens cours hâter la lenteur.  
 Dans l'état déplorable où tu vois que nous sommes,  
 Je veux interroger & les Dieux & les hommes.







ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, ÉGINE.

JOCASTE.

**O**UI, j'attens Philoctète, & je veux qu'en  
ces lieux

Pour la dernière fois il paroisse à mes yeux.

ÉGINE.

Madame, vous sçavés jusqu'à quelle insolence  
Le peuple a de ses cris fait monter la licence.  
Ces Thebains que la mort assiege à tout moment,  
N'attendent leur salut que de son châtiment.  
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur acable,  
Tous sont intéressés à le trouver coupable :  
Vous entendés d'ici leurs cris seditieux,  
Ils demandent son sang de la part de nos Dieux.  
Pourez-vous résister à tant de violence ?  
Pourez-vous le servir & prendre sa défense ?

JOCASTE.

Moy ? si je la prendrai ! dûssent tous les Thebains

E



Porter ~~jus~~ques sur moi leurs parricides mains ;  
Sous ces murs tout fumans dûssai-je être écrasée ,  
Je ne trahirai point l'innocence accusée.

Mais une juste crainte occupe mes esprits.  
Mon cœur de ce heros fut autrefois épris ;  
On le sçait , on dira que je lui sacrifie  
Ma gloire , mon époux , mes Dieux & ma patrie ,  
Que mon cœur brûle encore...

E G I N E .

Ah ! calmés cet effroi ;  
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi ,  
Et jamais...

J O C A S T E .

Que dis-tu ? crois-tu qu'une Princesse  
Puisse jamais cacher sa haine ou sa tendresse ?  
Des courtisans sur nous les inquiets regards  
Avec avidité tombent de toutes parts ;  
A travers les respects leurs trompeuses souplesses  
Penetrent dant nos cœurs , & cherchent nos foi-  
blettes :

A leur malignité rien n'échape & ne fuit ,  
Un seul mot , un regard , un coup d'œil nous trahit ;  
Tout parle contre nous jusqu'à notre silence ,  
Et quand leur artifice & leur persévérance  
Ont enfin malgré nous arraché nos secrets ,  
Alors avec éclat leurs discours indiscrets



Portant sur notre vie une triste lumière,  
Vont de nos passions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh ! qu'avés-vous, Madame, à craindre de leurs  
coups ?

Quels regards si perçans sont dangereux pour vous ?  
Quel secret pénétré peut flétrir votre gloire ?  
Si l'on sçait votre amour, on sçait votre victoire,  
On sçait que la vertu fut toujours votre apui.

JOCASTE.

Et c'est cette vertu qui me trouble aujourd'hui.  
Peut-être à m'accuser toujours prompte & sévère,  
Je porte sur moi-même un regard trop austère ;  
Peut-être je me juge avec trop de rigueur :  
Mais enfin Philoctète a régné sur mon cœur.  
Dans ce cœur malheureux son image est tracée,  
Ma vertu ni le tems ne l'ont point effacée.  
Que dis-je ? je ne sçai quand je sauve ses jours,  
Si la seule équité m'appelle à son secours.  
Ma pitié me paroît trop sensible & trop tendre,  
Je sens trembler mon bras tout prêt à le défendre.  
Je me reproche enfin mes bonrés & mes soins,  
Je le servirois mieux si je l'eusse aimé moins.

EGINE.

Mais voulés-vous qu'il parte ?



Oui je le veux sans doute ;  
C'est ma seule esperance , & pour peu qu'il m'é-  
coute ,

Pour peu que ma priere ait sur lui de pouvoir ,  
Il faut qu'il se prepare à ne me plus revoir :  
De ces funestes lieux qu'il s'écarte , qu'il fuye ,  
Qu'il sauve en s'éloignant & ma gloire & sa vie :  
Mais qui peut l'arrêter ? il devroit être ici.  
Chere EGINE va , cours .



## S C E N E I I .

J O C A S T E , P H I L O C T E T E , E G I N E .

J O C A S T E .

**A** H ! Prince , vous voici ,  
Dans le mortel effroi dont mon ame est émuë ,  
Je ne m'excuse point de chercher votre vûë ;  
Mon devoir dont la voix m'ordonne de vous fuir ,  
Ne me commande pas de vous laisser perir .  
Je crois que vous sçavés le sort qu'on vous aprête .

P H I L O C T E T E .

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête ;  
Du jour qui m'importune il veut me délivrer .



## JOCASTE.

Ah de ce coup affreux songeons à nous parer !  
Partés , de votre sort vous êtes encor maître :  
Mais ce moment, Seigneur, est le dernier peut-être  
Où je puis vous sauver d'un indigne trépas.  
Fuyés , & loin de moy precipitant vos pas ,  
Pour prix de votre vie heureusement sauvée ,  
Oubliés que c'est moi qui vous l'ai conservée.

## PHILOCTÈTE.

Daignés montrer , Madame , à mon cœur agité  
Moins de compassion , & plus de fermeté ;  
Préferés comme moi mon honneur à ma vie ,  
Commandés que je meure , & non pas que je fuie,  
Et ne me forcés point , quand je suis innocent ,  
A devenir coupable en vous obéissant.  
Des biens que m'a ravis la colère céleste ,  
Ma gloire , mon honneur est le seul qui me reste ;  
Ne m'ôtés pas ce bien , dont je suis si jaloux ,  
Et ne m'ordonnés pas d'être indigne de vous.  
J'ai vécu , j'ai rempli ma triste destinée ,  
Madame , à votre époux ma parole est donnée ;  
Quelque indigne soupçon qu'il ait conçu de moi ,  
Je ne sçai point encor comme on manque de foi.

## JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette âme



Dont la triste Jocaste avoit touché votre ame,  
Si d'une si parfaite & si tendre amitié  
Vous conservés encore un reste de pitié;  
Enfin s'il vous souvient que promis l'un à l'autre,  
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,  
Daignés sauver des jours de gloire environnés,  
Des jours à qui les miens ont été destinés.

## PHILOCTETE.

Non, la mort à mes maux est l'unique remede.  
J'ai vécu pour vous seule, un autre vous possède;  
Je suis allés content, & mon sort est trop beau,  
Si j'emporte en mourant votre estime au tombeau.  
Qui sçait même, qui sçait si d'un regard propice  
Le Ciel ne verra point ce sanglant sacrifice?  
Qui sçait si sa clemence au sein de vos Etats  
Pour m'immoler à vous n'a point conduit mes pas?  
Sans doute il me devoit cette grace infinie  
De conserver vos jours aux dépens de ma vie.  
Peut-être d'un sang pur il peut se contenter,  
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.





## SCÈNE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHILOCTÈTE,  
EGINE, HIDASPE, Suite.

O E D I P E.

**P** Rince, ne craignés point l'impétueux caprice  
D'un peuple dont la voix presse votre supplice,  
J'ai calmé son tumulte, & même contre lui  
Je vous viens, s'il le faut, présenter mon apui.  
On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.  
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,  
Je voudrois que perçant un nuage odieux,  
Déjà votre vertu brillât à tous les yeux :  
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,  
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.  
C'est au Ciel que j'implore à me déterminer.  
Ce Ciel enfin s'apaise, & veut nous pardonner ;  
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,  
Par la voix du grand Prêtre il nomme la victime,  
Et je laisse à nos Dieux plus éclairés que nous,  
Le soin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTÈTE.

Tout autre auroit, Seigneur, des graces à vous rendre :



Mais je suis Philoctète, & veux bien vous apprendre  
Que l'exacte équité dont vous suivés la loi ,  
Si c'est beaucoup pour vous , n'est point assés pour  
moi.

Je me suis vû réduit à l'affront de répondre  
A de vils delateurs que j'ai trop scû confondre.  
Ah ! sans vous abaisser à cet indigne soin ,  
Seigneur , il suffisoit de moi seul pour témoin ;  
C'étoit , c'étoit assés d'examiner ma vie :  
Hercule apui des Dieux , & vainqueur de l'Asie ,  
Les monstres , les tirans qu'il m'aprit à domter ,  
Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.  
De vos Dieux cependant interrogés l'organe ;  
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.  
Je n'ai pas besoin d'eux , & j'attends leur arrêt ,  
Par pitié pour ce peuple , & non par intérêt.



SCENE





SCÈNE IV.

OEDIPE, JOCASTE, LE GRAND  
PRESTRE, HIDASPE, PHILOCTÈTE,  
EGINE, Suite, LE CHOEUR.

OEDIPE.

**E** H bien les Dieux touchés des vœux qu'on  
leur adresse,

Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse ?

Quelle main parricide a pu les offenser ?

PHILOCTÈTE.

Parlés, quel est le sang que nous devons verser ?

LE GRAND PRESTRE.

Fatal présent du Ciel ! science malheureuse !

Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse !

Plût aux cruels destins qui pour moi sont ouverts,

Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts !

PHILOCTÈTE.

Eh bien que venés-vous annoncer de sinistre ?

OEDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le ministre ?

PHILOCTÈTE.

Ne craignés rien.



OE D I P E ,

OE D I P E .

Les Dieux veulent-ils mon trépas ?

LE GRAND PRESTRE.

*à Oedipe.*

Ah ! si vous m'en croyés , ne m'interrogés pas.

OE D I P E .

Quel que soit le destin que le Ciel nous annonce ,  
Le salut des Thebains dépend de sa réponse.

PHILOCTETE.

Parlés.

OE D I P E .

Ayés pitié de tant de malheureux ;  
Songés qu'Oedipe...

LE GRAND PRESTRE.

Oedipe est plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Oedipe a pour son peuple une amour paternelle ,  
Nous joignons à sa voix notre plainte éternelle ;  
Vous à qui le Ciel parle , entendés nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nous mourons, sauvés-nous, détournés ses fureurs,  
Nommés cet assassin, ce monstre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Nos bras vont dans son sang laver son parricide,



LE GRAND PRESTRE.

Peuples infortunés, que me demandés-vous ?

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous sauvés tous.

LE GRAND PRESTRE.

Quand vous serés instruits du destin qui l'accable,

Vous fremirés d'horreur au seul nom du coupable.

Le Dieu qui par ma voix vous parle en ce moment,

Commande que l'exil soit son seul châtiment :

Mais bientôt éprouvant un desespoir funeste,

Ses mains ajouteront à la rigueur celeste.

De son supplice affreux vos yeux seront surpris,

Et vous croirés vos jours trop payés à ce prix.

OE D I P E.

Obeïssés.

PHILOCTÈTE.

Parlés.

OE D I P E.

C'est trop de résistance.

LE GRAND PRESTRE.

*à Oedipe.*

C'est vous qui me forcés à rompre le silence.

OE D I P E.

Que ces retardemens allument mon courroux !



Vous le voulés... eh bien... c'est...

OEDIPÉ.

Acheve ; qui ?

LE GRAND PRESTRE.

*à Oedipe.*

Vous,

OEDIPÉ.

Moi ?

LE GRAND PRESTRE.

Vous , malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprete des Dieux, qu'osés-vous nous apprendre ?

*à Oedipe.*

Quoi vous de mon époux vous feriez l'assassin ?

Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main ?

Non, Seigneur, non, des Dieux l'oracle nous abuse,

Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O Ciel , dont le pouvoir preside à nôtre sort ,

Nommés une autre tête , ou rendés-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendés point, Seigneur , outrage pour outrage ,



Je ne tirerai point un indigne avantage ;  
 Du revers inouï qui vous presse à mes yeux  
 Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.  
 Je vous rends la justice enfin qui vous est dûë,  
 Et que ce peuple & vous ne m'avez point renduë.  
 J'abandonne à jamais ces lieux remplis d'effroi,  
 Les chemins de la gloire y sont fermés pour moi.  
 Sur les pas du heros dont je garde la cendre,  
 Cherchons des malheureux que je puisse défendre.

*Il sort.*

### OE D I P E.

Non, je ne reviens point de mon saisissement,  
 Et ma rage est égale à mon étonnement.  
 Voila donc des autels quel est le privilege,  
 Impositeur ; ainsi donc ta bouche sacrilege,  
 Pour accuser ton Roi d'un forfait odieux,  
 Abuse insolemment du commerce des Dieux.  
 Tu crois que mon couroux doit respecter encore  
 Le ministere saint que ta main deshonore.  
 Traître, au pied des autels il faudroit t'immoler,  
 A l'aspect de tes Dieux que ta voix fait parler.

### LE GRAND PRESTRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître ;  
 Profitez des momens que vous avez à l'être.  
 Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé ;  
 Tremblés, malheureux Roi, votre regne est passé.



Une invisible main suspend sur votre tête  
 Le glaive menaçant que la vangeance aprête.  
 Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,  
 Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,  
 Privé des feux sacrés & des eaux salutaires,  
 Remplissant de vos cris les antres solitaires,  
 Partout d'un Dieu vangeur vous sentirés les coups,  
 Vous chercherés la mort, la mort fuira de vous.  
 Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funebres,  
 N'aura plus pour vos yeux que d'horribles tenebres.  
 Au crime, au châtiment malgré vous destiné,  
 Vous seriez trop heureux de n'être jamais né.

## OE DI P E.

J'ai forcé jusqu'ici ma colere à t'entendre ;  
 Si ton sang meritoit qu'on daignât le répandre,  
 De ton juste trépas mes regards satisfaits  
 De ta prediction préviendroient les effets.  
 Va, fui, n'irrite point le transport qui m'agite,  
 Et respecte un couroux que ta presence irrite ;  
 Fui, d'un mensonge indigne abominable auteur.

## LE GRAND PRESTRE.

Vous me traités toujours de traître & d'imposteur ;  
 Votre pere autrefois me croyoit plus sincère.

## OE DI P E.

Arrête... que dis-tu ? quoi Polibe... mon pere ?



## LE GRAND PRESTRE.

Vous apprendrés trop tôt votre funeste sort ,  
Ce jour va vous donner la naissance & la mort.  
Vos destins sont comblés, vous allés vous conôître.  
Malheureux, sçavés-vous quel sang vous donna l'être ?

Entouré de forfaits à vous seul réservés ,  
Sçavés-vous seulement avec qui vous vivés ?  
O Corinthe ! ô Phocide ! execrable hymenée !  
Je voi naître une race impie , infortunée ,  
Digne de sa naissance , & de qui la fureur  
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.  
Sortons.



## S C E N E V.

OEDIPE , JOCASTE , EGINE ,  
HIDASPE.

O E D I P E .

**C**Es derniers mots me rendent immobile.  
Je ne sçai où je suis ; ma fureur est tranquille ;  
Il me semble qu'un Dieu descendu parmi vous ,  
Maître de mes transports enchaîne mon courroux ;



Et prêtant au Pontife une force divine,  
Par sa terrible voix m'annonce ma ruïne.

## H I D A S P E.

Seigneur, vous avés vû ce qu'on ose attenter,  
Un orage se forme, il le faut écarter.  
Craignés un ennemi d'autant plus redoutable,  
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait respecta-  
ble.

Fortement apuyé sur des oracles vains,  
Un Pontife est souvent terrible aux Souverains,  
Et dans son zele aveugle un peuple opiniâtre,  
De ses liens sacrés imbecille idolâtre,  
Foulant par pieté les plus saintes des loix,  
Croit honorer les Dieux, en trahissant ses Rois;  
Surtout quand l'interêt pere de la licence,  
Vient de leur zele impie enhardir l'insolence.

## OE D I P E.

Quelle funeste voix s'élève dans mon cœur !  
Quel crime, juste Ciel ! & quel comble d'horreur !

## J O C A S T E.

Seigneur, c'en est assés, ne parlés plus de crime :  
A ce peuple expirant il faut une victime,  
Il faut sauver l'Etat, & c'est trop differer :  
Epouse de Laius, c'est à moi d'expirer ;  
C'est à moi de chercher sur l'inférieure rive

D'un



D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.

De ses mânes sanglans j'apaiserai les cris ;  
J'irai. . . puissent les Dieux satisfaits à ce prix ,  
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre  
Et que mon sang versé puisse épargner le vôtre !

OE D I P E.

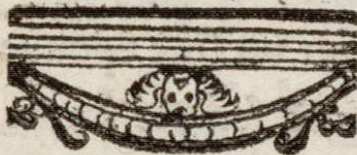
Vous mourir, vous Madame ! ah ! n'est-ce point assez  
De tant de maux affreux sur ma tête amassés ?  
Quittés, Reine, quittés ce langage terrible.  
Le sort de votre époux est déjà trop horrible ,  
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer ,  
Vous me donniés encor votre mort à pleurer.  
Suivés mes pas , rentrons ; il faut que j'éclaircisse  
Un soupçon que je forme avec trop de justice.  
Venés.

J O C A S T E.

Comment, Seigneur, vous pourriés. . .

OE D I P E.

Suivés-moi,  
Et venés dissiper, ou combler mon effroi.







## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

OE DIPE, JOCASTE.

OE DIPE.

**N**ON, quoi que vous diés, mon ame inquiétée  
De soupçons importuns n'est pas moins agitée.

Le grand Prêtre me gêne, & prêt à l'excuser,  
Je commence en secret moi-même à m'accuser.  
Sur tout ce qu'il m'a dit plein d'une horreur extrême,

Je me suis en secret interrogé moi-même ;  
Et mille événemens de mon ame effacés  
Se sont offerts en foule à mes esprits glacés.  
Le passé m'interdit, & le présent m'accable ;  
Je lis dans l'avenir un sort épouvantable,  
Et le crime partout semble suivre mes pas.

JOCASTE.

Eh quoi, votre vertu ne vous rassure pas ?



N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence ?

OE D I P E.

On est plus criminel quelquefois qu'on ne pense.

J O C A S T E.

Ah ! d'un Prêtre indiscret dédaignant les fureurs,  
Cessés de l'excuser par ces lâches terreurs.

OE D I P E.

Madame, au nom des Dieux, sans vous parler du  
reste,

Quand Laius entreprit ce voyage funeste,  
Avoit-il près de lui des gardes, des soldats ?

J O C A S T E.

Je vous l'ai déjà dit, un seul suivoit ses pas.

OE D I P E.

Un seul homme ?

J O C A S T E.

Ce Roi plus grand que sa fortune  
Dédaignoit comme vous une pompe importune ;  
On ne voyoit jamais marcher devant son char  
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart :  
Au milieu des sujets soumis à sa puissance ,  
Comme il étoit sans crainte , il marchoit sans dé-  
fense ;

Par l'amour de son peuple il se croyoit gardé.

OE D I P E.

O heros ! par le Ciel aux mortels accordé ,



Des veritables Rois exemple auguste & rare ,  
 Oedipe a-t-il sur toi porté sa main barbare ?  
 Dépeignés-moi du moins ce Prince malheureux.

## J O C A S T E .

Puisque vous rappelés un souvenir fâcheux ,  
 Malgré le froid des ans dans sa mâle vieillesse ,  
 Ses yeux brilloient encor du feu de sa jeunesse ;  
 Son front cicatrisé sous ses cheveux blanchis ,  
 Imprimoit le respect aux mortels interdits ;  
 Et si j'ose , Seigneur , dire ce que j'en pense ,  
 Laius eut avec vous assés de ressemblance ,  
 Et je m'aplaudissois de retrouver en vous ,  
 Ainsi que les vertus les traits de mon époux.  
 Seigneur, qu'a ce discours qui doive vous surprendre ?

## OE D I P E .

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre ;

Je crains que par les Dieux le Pontife inspiré  
 Sur mes destins affreux ne soit trop éclairé.

Moi , j'aurois massacré ! Dieux ! seroit-il possible ?

## J O C A S T E .

Cet organe des Dieux est-il donc infallible ?

Un ministere saint les attache aux autels ;

Ils aprochent des Dieux ; mais ils sont des mortels ,

Pensés-vous qu'en effet au gré de leur demande



Du vol de leurs oiseaux la vérité dépende ?  
 Que sous un fer sacré des taureaux gemissans  
 Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans ,  
 Et que de leurs festons ces victimes ornées  
 Des humains dans leurs flancs portent les destinées ?  
 Non , non ; chercher ainsi l'obscure vérité ,  
 C'est usurper les droits de la divinité.  
 Nos Prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple  
 pense ,  
 Notre credulité fait toute leur science.

OE D I P E.

Ah Dieux ! s'il étoit vrai, quel seroit mon bonheur ?

J O C A S T E.

Seigneur , il est trop vrai , croyés-en ma douleur,  
 Comme vous autrefois pour eux préoccupée ,  
 Helas ! pour mon malheur je fus bien détrompée ,  
 Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté  
 D'un oracle imposteur la fausse obscurité.  
 Il m'en coûta mon fils : Oracles que j'abhorre ,  
 Sans vos ordres , sans vous mon fils vivroit encore.

OE D I P E.

Votre fils ! par quels coups l'avez-vous donc perdu ?  
 Quel oracle sur vous les Dieux ont-ils rendu ?

J O C I A S T E.

Aprenés , aprenés dans ce peril extrême ,  
 Ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même ,



Et d'un oracle faux ne vous alarmés plus.

Seigneur, vous le sçavés, j'eus un fils de Laius.  
 Sur le sort de mon fils ma tendresse inquiete  
 Consulta de nos Dieux la fameuse interprete.  
 Quelle fureur hélas de vouloir arracher ?  
 Des secrets que le sort a voulu nous cacher.  
 Mais enfin j'étois mere, & pleine de foiblesse,  
 Je me jettai craintive aux pieds de la Prêtresse.  
 Voici ses propres mots ; j'ai dû les retenir ;  
 Pardonnés si je tremble à ce seul souvenir.  
 „ Ton fils tuëra son pere, & ce fils sacrilege,  
 „ Inceste & parricide... ô Dieux acheverai-je ?

## OE D I P E .

Eh bien, Madame ?

## J O C A S T E .

Enfin, Seigneur, on me prédit  
 Que mon fils, que ce monstre entreroit dans mon  
 lit ;  
 Que je le recevrois, moi Seigneur, moi sa mere,  
 Dégoutant dans mes bras du meurtre de son pere ;  
 Et que tous deux unis par ces liens affreux,  
 Je donnerois des fils à mon fils malheureux.  
 Vous fremissés, Seigneur, & vos levres pâlissent ;  
 Sur votre front tremblant vos cheveux se heris-  
 sent...



## OE D I P E.

Ah Madame ! achevés... dites... que fîtes-vous  
De cet enfant , l'objet du celeste couroux ?

## J O C A S T E.

Je crus les Dieux, Seigneur, & saintement cruelle,  
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.

En vain de cet amour le pouvoir tout-puissant

Excitoit ma pitié pour son sang innocent ;

Il falut dérober cette tendre victime

Au fatal ascendant qui l'entraînoit au crime ,

Et pensant triompher des horreurs de son sort ,

J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.

O pitié criminelle autant que malheureuse !

O d'un oracle faux obscurité trompeuse !

Quel fruit me revint-il de mes barbares soins ?

Mon malheureux époux n'en expira pas moins ;

Dans le cours triomphant de ses destins prospères

Il fut assassiné par des mains étrangères.

Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups ,

Et j'ai perdu mon fils , sans sauver mon époux.

Que cet exemple affreux puisse au moins vous ins-  
truire ;

Bannissés cet effroi qu'un Prêtre vous inspire ,

Profitez de ma faute , & calmés vos esprits.

## OE D I P E.

Après le grand secret que vous m'avez appris ,



Il est juste à mon tour que ma reconnoissance  
Fasse de mes destins l'horrible confidence.  
Lorsque vous aurés scû par ce triste entretien  
Le rapport effrayant de votre sort au mien ,  
Peut-être ainsi que moi fremirés-vous de crainte.

Le destin m'a fait naître au trône de Corinthe ;  
Cependant de Corinthe & du trône éloigné ,  
Je vois avec horreur les lieux où je suis né.  
Un jour , ce jour affreux present à ma pensée ,  
Jette encor la terreur dans mon ame glacée ;  
Pour la premiere fois par un don solennel  
Mes mains jeunes encore enrichissoient l'autel :  
Du temple tout à coup les combles s'entr'ouvri-  
rent ;

De traits affreux de sang les marbres se couvrirent ;  
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens  
Une invisible main repoussoit mes presens ;  
Et les vents au milieu de la foudre éclatante ,  
Porterent jusqu'à moi cette voix effrayante :  
„ Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté ,  
„ Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejeté ;  
„ Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ,  
„ Va porter tes presens aux autels des Furies :  
„ Conjure leurs serpens prêts à te déchirer ;  
„ Va , ce sont là les Dieux que tu dois implorer.  
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame ,  
Certe



Cette voix m'annonça , le croirés-vous , Madame ?  
 Tout l'assemblage affreux des forfaits inouïs ,  
 Dont le Ciel autrefois menaça votre fils ;  
 Me dit que je serois l'assassin de mon pere.

JOCASTE.

Ah Dieux !

OE D I P E.

Que je serois le mari de ma mere.

JOCASTE.

Où suis-je ? quel demon en unissant nos cœurs ,  
 Cher Prince, a pû dans nous rassembler tant d'hor-  
 reurs ?

OE D I P E.

Il n'est pas encor tems de réprendre des larmes ;  
 Vous apprendrés bientôt d'autres sujets d'alarmes.  
 Ecoutez-moi , Madame , & vous allés trembler.  
 Du sein de ma patrie il falut m'exiler.  
 Je craignis que ma main malgré moi criminelle ,  
 Aux destins ennemis ne fût un jour fidelle ;  
 Et suspect à moi-même , à moi-même odieux ,  
 Ma vertu n'osa point luter contre les Dieux.  
 Je m'arrachai des bras d'une mere éplorée ;  
 Je partis , je courus de contrée en contrée ,  
 Je déguisai partout ma naissance & mon nom :  
 Un ami de mes pas fut le seul compagnon.  
 Dans plus d'une aventure en ce fatal voyage ,

H



Le Dieu qui me guidoit seconda mon courage :  
Heureux si j'avois pû dans l'un de ces combats  
Prévenir mon destin par un noble trépas !

Mais je suis réservé sans doute au parricide.  
Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide,  
( Et je ne conçois pas par quel enchantement  
J'oubliois jusqu'ici ce grand événement ;  
La main des Dieux sur moi si long-tems suspendue  
Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient sur ma  
vûe , )

Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers ,  
Montant un char pompeux que traînoient deux  
courriers.

Il falut disputer dans cet étroit passage  
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.  
J'étois jeune & superbe , & nourri dans un rang  
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang :  
Inconnu , dans le sein d'une terre étrangere ,  
Je me croyois encore au trône de mon pere ,  
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venoit offrir ,  
Me sembloient mes sujets , & faits pour m'obeïr.  
Je marche donc vers eux , & ma main furieuse  
Arrête des courriers la fougue impetueuse.  
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés  
Avec fureur sur moi fondent à coups pressés.  
La victoire entre nous ne fut point incertaine.



Dieux puissans, je ne sçai si c'est faveur ou haine :  
Mais sans doute pour moi contr'eux vous combat-  
tiés ,

Et l'un & l'autre enfin tomberent à mes pieds.  
L'un d'eux , il m'en souvient , déjà glacé par l'âge,  
Couché sur la poussière observoit mon visage ;  
Il me tendit les bras , il voulut me parler ,  
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler ;  
Moi-même en le perçant je sentis dans mon ame ,  
Tout vainqueur que j'étois... vous fremissés , Ma-  
dame.

JOCASTE.

Seigneur , voici Phorbas , on le conduit ici.

OE DI P E.

Helas ! mon doute affreux va donc être éclairci.



S C E N E I I.

OEDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

OE DI P E.

**V**iens , malheureux vieillard , viens , appro-  
che... à sa vûë

D'un trouble renaissant je sens mon ame émûë ,  
Un confus souvenir vient encor m'affliger ;  
Je tremble de le voir & de l'interroger.

H ij



Eh bien est-ce aujourd'hui qu'il faut que je perisse ?  
Grande Reine , avés-vous ordonné mon suplice ?  
Vous ne fûtes jamais injuste que pour moi.

J O C A S T E.

Rassurés-vous , Phorbas , & répondés au Roi.

P H O R B A S.

Au Roi !

J O C A S T E.

C'est devant lui que je vous fais paroître.

P H O R B A S.

O Dieux ! Laius est mort, & vous êtes mon maître,  
Vous Seigneur ?

O E D I P E.

Epargnons les discours superflus :  
Tu fus le seul témoin du meurtre de Laius ;  
Tu fus blessé , dit-on , en voulant le défendre.

P H O R B A S.

Seigneur, Laius est mort, laissés en paix sa cendre,  
N'insultés pas du moins au malheureux destin  
D'un fidele sujet blessé de votre main.

O E D I P E.

Je t'ai blessé ; qui moy ?

P H O R B A S.

Contentés votre envie,  
Achevés de m'ôter une importune vie.



Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,  
Verse un reste de sang qui vous est échappé;  
Et puis qu'il vous souvient de ce sentier funeste  
Où mon Roi...

OE D I P E.

Malheureux, épargne-moi le reste.  
J'ai tout fait, je le voi, c'en est assés... ô Dieux,  
Enfin après quatre ans vous desillés mes yeux.

J O C A S T E.

Helas ! il est donc vrai ?

OE D I P E.

Quoi ! c'est toi que ma rage  
Attaqua vers Daulis en cet étroit passage ?  
Oui, c'est toi, vainement je cherche à m'abuser ;  
Tout parle contre moi, tout sert à m'accuser,  
Et mon œil étonné ne peut te méconnoître.

P H O R B A S.

Il est vrai, sous vos coups j'ai vû tomber mon maître ;

Vous avés fait le crime, & j'en fus soupçonné ;  
J'ai vécu dans les fers, & vous avés regné.

OE D I P E.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai justice.  
Va, laisse-moi du moins le soin de mon supplice ;  
Laisse-moi, sauve-moi de l'affront douloureux  
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.





## S C E N E   I I I.

O E D I P É ,   J O C A S T E .

O E D I P É .

**J** Ocaste... ( car enfin la fortune jalouse  
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouse )  
Vous voyés mes forfaits ; libre de votre foi ,  
Frapés , délivrés-vous de l'horreur d'être à moi.

J O C A S T E .

Hélas !

O E D I P É .

Prenés ce fer , instrument de ma rage ,  
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste  
usage ,  
Plongés-le dans mon sein.

J O C A S T E .

Que faites-vous , Seigneur ?  
Arrêtés , moderés cette aveugle douleur ,  
Vivés.

O E D I P É .

Quelle pitié pour moi vous intéresse ?  
Je dois mourir.



JOCASTE.

Vivés, c'est moi qui vous en presse,  
Ecoutez ma prière.

OE D I P E.

Ah ! je n'écoute rien ;  
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OE D I P E.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OE D I P E.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OE D I P E.

O trop funeste himen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints, vous êtes mon époux.

OE D I P E.

Non, je ne le suis plus, & ma main ennemie  
N'a que trop bien rompu le saint nœud qui nous lie.  
Je remplis ces climats du malheur qui me suit ;  
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me poursuit :  
Ma timide vertu ne sert qu'à me confondre,



Et de moi désormais je ne puis plus répondre,  
 Peut-être de ce Dieu partageant le couroux,  
 L'horreur de mon destin s'étendra jusqu'à vous.  
 Ayés du moins pitié de tant d'autres victimes ;  
 Frapés, ne craignés rien, vous m'épargnés des crimes.

## JOCASTE.

Ne vous accusés point d'un destin si cruel,  
 Vous êtes malheureux, & non pas criminel.  
 Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,  
 Vous ignoriés quel sang vos mains alloient répandre ;  
 Et sans trop rappeler cet affreux souvenir,  
 Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.  
 Vivés...

## OEDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.  
 Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?  
 Sur quels bords malheureux, dans quels tristes climats  
 Ensevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?  
 Irai-je errant encore, & me fuyant moi-même,  
 Meriter par le meurtre un nouveau diadème ?  
 Irai-je dans Corinthe, où mon triste destin  
 A des crimes plus grands réserve encor ma main ?  
 Corinthe, que jamais ta detestable rive...

SCENE





SCÈNE IV.

OEDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

**S** Eigneur, en ce moment un étranger arrive ;  
Il se dit de Corinthe, & demande à vous voir.

OEDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.

*à Jocaste.*

Adieu ; que de vos pleurs la source se dissipe.  
Vous ne reverrés plus le malheureux Oedipe ;  
C'en est fait, j'ai regné, vous n'avez plus d'époux,  
En cessant d'être Roi, je cesse d'être à vous.  
Je pars ; je vais chercher dans ma douleur mortelle  
Des païs où ma main ne soit point criminelle ;  
Et vivant loin de vous sans Etats, mais en Roi,  
Justifier les pleurs que vous versés pour moi.







## ACTE V.

---

### SCENE PREMIERE.

OEDIPE, HIDASPE, DIMAS,  
LE CHOEUR, Suite.

OEDIPE.

**F**INISSE'S vos regrets, & retenés vos larmes ;  
Vous plaignés mon exil , il a pour moi des  
charmes.

Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours ,  
En perdant votre Roi vous conservés vos jours.  
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne,  
J'ai sauvé cet Empire en arrivant au trône ;  
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté ,  
Ma gloire me suivra dans mon adversité.

Mon destin fut toujourns de vous rendre la vie.

*à la suite.*

Que Phorbas vienne ici, c'est son Roi qui l'en prie :  
Auteur de tous ses maux , c'est peu de les vanger ,  
C'est peu de m'en punir , je dois les soulager :  
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque ,  
Et descendre du moins de mon trône en Monarque.



Vous, qu'on fasse approcher l'étranger devant moi.  
Vous, demeurés.



SCÈNE II.

OEDIPE, HIDASPE, ICARE, Suite.

O E D I P E.

**I**Care, est-ce vous que je voi ?  
Vous de mes premiers ans sage dépositaire,  
Vous digne favori de Polibe mon pere.  
Quel sujet important vous conduit parmi nous ?

I C A R E.

Seigneur, Polibe est mort.

O E D I P E.

Ah ! que m'apprenés-vous ?

Mon pere...

I C A R E.

A son trépas vous deviez vous attendre.  
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait descen-  
dre ;

Ses jours étoient remplis, il est mort à mes yeux.

O E D I P E.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos Dieux ?

Vous qui faisiés trembler ma vertu trop timide,



Vous qui me prépariez l'horreur d'un parricide.  
 Mon pere est chés les morts, & vous m'avés trompé,  
 Malgré vous dans son sang mes mains n'ont point  
 trempé :

Ainsi de mon erreur esclave volontaire,  
 Trop soigneux d'écarter un mal imaginaire,  
 J'abandonnois ma vie à des malheurs certains ;  
 Trop credule artisan de mes tristes destins.

O Ciel ! & quel est donc l'excès de ma misere ?  
 Si le trépas des miens me devient necessaire ;  
 Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux ,  
 Pour moi la mort d'un pere est un bienfait des  
 Dieux.

Allons , il faut partir ; il faut que je m'acquie  
 Des funebres tributs que sa cendre merite.  
 Partons ; vous vous taisés, je voi vos pleurs couler ;  
 Que ce silence !

ICARE.

O Ciel ! oferai-je parler ?

OEDIPE.

Vous reste-t-il encor des malheurs à m'apprendre ?

ICARE.

Un moment sans témoins daignerés-vous m'en-  
 tendre ?

OEDIPE.

Allés , retirés-vous... Ciel que dois-je penser ?



ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il vous faut renoncer ;  
Si vous y paroissés, votre mort est jurée.

OE D I P E.

Eh ! qui de mes Etats me défendrait l'entrée ?

ICARE.

Du sceptre de Polibe un autre est l'heritier.

OE D I P E.

Est-ce assés ? & ce trait sera-t-il le dernier ?  
Poursuis destin, poursuis, tu ne pourras m'abattre.  
Eh bien j'allois regner, Icare, allons combattre.  
A mes lâches fujets courons me presenter.  
Parmi ces malheureux prompts à se revolter,  
Je puis trouver du moins un trépas honorable.  
Mourant chés les Thebains je mourrois en coupable.

Je dois perir en Roi. Quels sont mes ennemis ?  
Parle, quel étranger sur mon trône est assis ?

ICARE.

Le gendre de Polibe, & Polibe lui-même  
Sur son front en mourant a mis le diadème.  
A son maître nouveau tout le peuple obeït.

OE D I P E.

Eh quoi ! mon pere aussi, mon pere me trahit ?  
De la rebellion mon pere est le complice ?  
Il me chasse du trône ?



ICARE.

Il vous a fait justice ;  
 Vous n'étiez point son fils.

OEDIPÉ.

Icare. . .

ICARE.

Avec regret  
 Je revele en tremblant ce terrible secret :  
 Mais il le faut , Seigneur , & toute la Province. . .

OEDIPÉ.

Je ne suis point son fils !

ICARE.

Non , Seigneur , & ce Prince  
 Pressé de ses remords a tout dit aux abois ,  
 Et vous a renoncé pour le sang de nos Rois ;  
 Et moi de son secret confident & complice ,  
 Craignant du nouveau Roi la severe justice ,  
 Je venois implorer votre apui dans ces lieux.

OEDIPÉ.

Je n'étois point son fils ! & qui suis-je , grands  
 Dieux ?

ICARE.

Le Ciel qui dans mes mains a remis votre enfance ,  
 D'une profonde nuit couvre votre naissance ;  
 Et je sçai seulement qu'en naissant condamné ,  
 Et sur un mont desert à perir destiné ,



La lumière sans moi vous eût été ravie.

OE D I P E.

Ainsi donc mon malheur commence avec ma vie ;

J'étois dès le berceau l'horreur de ma maison.

Où tombai-je ? en vos mains ?

I C A R E.

Sur le mont Cithéron.

OE D I P E.

Près de Thebe ?

I C A R E.

Un Thebain qui se dit votre pere,

Expofa votre enfance en ce lieu folitaire.

Quelque Dieu bienfaifant guida vers vous mes pas,

La pitié me faifit , je vous prens dans mes bras ;

Je ranime dans vous la chaleur prefque éteinte :

Vous vivés , & bientôt je vous porte à Corinthe.

Je vous prefente au Prince , admirés votre fort ,

Le Prince vous adopte au lieu de fon fils mort ,

Et par ce coup adroit , fa politique heureufe ,

Affermit pour jamais fa puiffance douteufe.

Sous le nom de fon fils vous fûtes élevé

Par cette même main qui vous avoit fâuvé :

Mais le trône en effet n'étoit point votre place ;

L'intérêt vous y mit , le remord vous en chaffe.

OE D I P E.

O vous qui prefidés aux fortunes des Rois ,



Dieux ! faut-il en un jour m'accabler tant de fois ?  
 Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,  
 Contre un foible mortel épuiser les miracles ?  
 Mais ce vieillard , ami , de qui tu m'as reçu  
 Depuis ce temps fatal ne l'as-tu jamais vû ?

ICARE.

Jamais , & le trépas vous a ravi peut-être  
 Le seul qui connoissoit le sang qui vous fit naître :  
 Mais long-tems de ses traits mon esprit occupé  
 De son image encore est tellement frappé ,  
 Que je le connoîtrois , s'il venoit à paroître.

OE D I P E.

Malheureux ! eh pourquoi chercher à le connoître ?  
 Je devrois bien plutôt d'accord avec les Dieux ,  
 Cherir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux,  
 J'entrevois mon destin , ces recherches cruelles  
 Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.  
 Je le sçai : mais malgré les maux que je prévoi ,  
 Un desir curieux m'entraîne loin de moi.  
 Je ne puis demeurer dans cette incertitude ;  
 Le doute en mon malheur est un tourment trop  
       rude ;  
 J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer ,  
 Je crains de me connoître , & ne puis m'ignorer.

SCENE





## SCÈNE III.

OE DIPE, ICARE, PHORBAS.

OE DIPE.

**A** H ! Phorbas , approchés.

ICARE.

Ma surprise est extrême ;  
 Plus je le vois , & plus ... Ah ! Seigneur , c'est lui-même ,  
 C'est lui.

PHORBAS , à Icare.

Pardonnés-moi , si vos traits inconnus.

ICARE.

Quoi , du mont Cithéron ne vous souvient-il plus ?

PHORBAS.

Comment ?

ICARE.

Quoi , cet enfant qu'en mes mains vous remîtes ?  
 Cet enfant qu'au trépas ...

PHORBAS.

Ah ! qu'est-ce que vous dites ,  
 Et de quel souvenir venés-vous m'accabler ?

ICARE.

Allés , ne craignés rien , cessés de vous troubler.

Vous n'avez en ces lieux que des sujets de joye ;



Oedipe est cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroye.

Malheureux , qu'as-tu dit ?

ICARE , à Oedipe.

Seigneur , n'en doutés pas ,

Quoi que ce Thebain dise , il vous mit dans mes bras.

Vos destins sont connus , & voila votre pere.

OE D I P E .

O sort qui me confond ! ô comble de misere !

à Phorbas.

Je serois né de vous... le Ciel auroit permis

Que votre sang versé...

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

OE D I P E .

Eh quoi ! n'avés-vous pas exposé mon enfance ?

PHORBAS.

Seigneur , permettés-moi de fuir votre presence ,

Et de vous épargner cet horrible entretien.

OE D I P E .

Phorbas , au nom des Dieux , ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partés , Seigneur , fuyés vos enfans & la Reine.

OE D I P E .

Répons-moi seulement , la resistance est vaine.



Cet enfant par toi-même à la mort destiné,

*en montrant Icare.*

Le mis-tu dans ses bras ?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.

Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie !

OE DIPE.

Quel étoit son país ?

PHORBAS.

Thebe étoit sa patrie.

OE DIPE.

Tu n'étois point son pere ?

PHORBAS.

Helas ! il étoit né

D'un sang plus glorieux & plus infortuné.

OE DIPE.

Quel étoit-il enfin ?

PHORBAS *se jette aux genoux  
du Roi.*

Seigneur, qu'allés-vous faire ?

OE DIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste étoit sa mere.

ICARE.

Et voila donc le fruit de mes genereux soins !



Qu'avons-nous fait tous deux ?

OEDIPÉ.

Je n'attendois pas moins.

ICARE.

Seigneur.

OEDIPÉ.

Sortés, cruels, sortés de ma présence,  
De vos affreux bienfaits craignés la récompense ;  
Fuyés, à tant d'horreurs par vous seuls réservé,  
Je vous punirois trop de m'avoir conservé.



## SCENE IV.

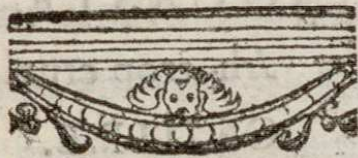
### OEDIPÉ.

**L**E voila donc rempli cet oracle execrable  
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable ;  
Et je me vois enfin par un mélange affreux  
Inceste, & parricide, & pourtant vertueux.  
Miserable vertu, nom sterile & funeste,  
Toi par qui j'ai réglé des jours que je deteste,  
A mon noir ascendant tu n'as pû résister,  
Je tombois dans le piège en voulant l'éviter.  
Un Dieu plus fort que moi m'entraînoit vers le cri-  
me,



Sous mes pas fugitifs il creusoit un abîme,  
Et j'étois malgré moi dans mon aveuglement,  
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.  
Voilà tous mes forfaits, je n'en connois point d'au-  
tres ;

Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres,  
Et vous m'en punissés... où suis-je ! quelle nuit  
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?  
Ces murs sont teints de sang, je vois les Eumenides  
Secouer leurs flambeaux vangeurs des parricides.  
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi,  
L'enfer s'ouvre... ô Laius, ô mon pere ! est-ce toi ?  
Je vois, je reconnois la blessure mortelle  
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.  
Punis-moi, vange-toi d'un monstre detesté,  
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté ;  
Aproche, entraîne-moi dans les demeures sombres,  
J'irai de mon suplice épouvanter les ombres.  
Viens, je te suis.







## SCENE V.

OE DIPE, JOCASTE, EGINE,  
LE CHOEUR.

JOCASTE.

**S**eigneur, dissipés mon effroi,  
Vos redoutables cris ont été jusqu'à moi.

OE DIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévû vous accable ?

OE DIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

OE DIPE.

Fuyés Jocaste.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux !

OE DIPE.

Malheureuse ! arrêtés, quel nom prononcés-vous ?  
Moi votre époux ! quittés ce titre abominable  
Qui nous rend l'un à l'autre un objet execrable.



JOCASTE.

Qu'entens-je ?

OE DIPE.

C'en est fait , nos destins sont remplis.  
Laius étoit mon pere , & je suis votre fils.

*Il sort.*

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O crime !

II. PERSONNAGE DU CHOEUR.

O jour affreux ! jour à jamais terrible !

JOCASTE.

Egine , arrache-moi de ce Palais horrible.

EGINE.

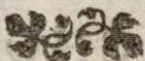
Hélas !

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher ;  
Si ta main sans fremir peut encor m'approcher ,  
Aide-moi , soutiens-moi , prens pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHOEUR.

Dieux , est-ce donc ainsi que finit votre haine ?  
Reprenés , reprenés vos funestes bienfaits ,  
Cruels , il valoit mieux nous punir à jamais.







## SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, LE GRAND  
PRESTRE, LE CHOEUR.

LE GRAND PRESTRE.

**P** Euples, un calme heureux écarte les tempêtes,  
Un soleil plus serain se leve sur vos têtes ;  
Les feux contagieux ne sont plus allumés,  
Vos tombeaux qui s'ouvroient sont déjà refermés,  
La mort fuit, & le Dieu du ciel & de la terre  
Annonce ses bontés par la voix du tonnerre.

*Ici on entend gronder la foudre,  
& on voit briller les éclairs.*

JOCASTE.

Quels éclats ! ciel ! où suis-je ? & qu'est-ce que j'en-  
tens ?

Barbares ! ...

LE GRAND PRESTRE.

C'en est fait, & les Dieux sont contents.  
Laius du sein des morts cesse de vous poursuivre,  
Il vous permet encor de regner & de vivre ;  
Le sang d'Oedipe enfin suffit à son courroux.

LE CHOEUR.

Dieux !

JOCASTE.



## JOCASTE.

O mon fils ! hélas dirai-je mon époux ?  
O des noms les plus chers assemblage effroyable !  
Il est donc mort ?

## LE GRAND PRESTRE.

Il vit, & le sort qui l'accable  
Des morts & des vivans semble le separer ;  
Il s'est privé du jour avant que d'expirer :  
Je l'ai vû dans ses yeux enfoncer cette épée  
Qui du sang de son pere avoit été trempée ;  
Il a rempli son sort, & ce moment fatal  
Du salut des Thebains est le premier signal.  
Tel est l'ordre du Ciel, dont la fureur se lasse ;  
Comme il veut aux mortels il fait justice ou grace ;  
Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.  
Vivez, il vous pardonne.

## JOCASTE.

Et moi je me punis.

*elle se frappe.*

Par un pouvoir affreux réservée à l'inceste,  
La mort est le seul bien, le seul Dieu qui me reste.  
Laius, reçois mon sang, je te suis chés les morts ;  
J'ai vécu vertueuse, & je meurs sans remors.

## LE CHOEUR.

O malheureuse Reine ! ô destin que j'abhore !



Ne plaignés que mon fils, puis qu'il respire encore,  
 Prêtres, & vous Thebains, qui fûtes mes sujets,  
 Honorés mon bucher, & songés à jamais,  
 Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,  
 J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au cri-  
 me.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*



# LETTRES

<sup>7</sup>  
ÉCRITES

PAR L'AUTEUR,

QUI CONTIENNENT LA CRITIQUE  
de l'Oedipe de Sophocle, de celui  
de Corneille, & du sien.



LETTRES

ÉCRITES

PAR LAUTUR

QUI CONTIENNENT LA CRITIQUE

de l'Œdipe de Sophocle, de celui

de Corneille, &c. du sien.





# PREMIERE LETTRE

## ÉCRITE

### AU SUJET DES CALOMNIES DONT ON AVOIT CHARGÉ L'AUTEUR,

*Imprimée par permission expresse de Monseigneur  
LE DUC D'ORLEANS.*

**J**E vous envoie, MONSIEUR, la Tragedie d'Oedipe, que vous avés vû naître. Vous sçavés que j'ai commencé cette Piece à dix-neuf ans. Si quelque chose pouvoit faire pardonner la mediocrité d'un ouvrage, ma jeunesse me serviroit d'excuse. Du moins malgré les défauts dont cette Tragedie est pleine, & que je suis le premier à reconnoître, j'ose me flatter que vous verrés quelque difference entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je sens combien il est dangereux de parler de soi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma justification le soit aussi. La reputation d'honnête homme m'est plus chere que celle d'Auteur : ainsi je crois que personne ne



trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'essaye de mériter entièrement son estime, en détruisant l'imposture qui pourroit me l'ôter.

Je sçai que tous ceux avec qui j'ai vécu sont persuadés de mon innocence : mais aussi, bien des gens qui ne connoissent ni la poésie ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un Poète.

Il y a peu d'Ecrivains célèbres qui n'aient essuyé de pareilles disgraces ; presque tous les Poètes qui ont réussi ont été calomniés, & il est bien triste pour moi de ne leur ressembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la Cour & la Ville ont de tout tems été remplies de critiques obscurs, qui, à la faveur des nuages qui les couvrent, lancent, sans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puissances, & qui n'ont que la satisfaction de blesser adroitement, sans goûter le plaisir dangereux de se faire connoître. Leurs Epigrammes & leurs Vaudevilles sont toujours des enfans supposés dont on ne connoît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui soit assez connu pour que le monde puisse l'en soupçonner, & qui soit assez peu protégé pour ne pouvoir se défendre. Telle étoit la situation où je me suis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avois pas plus de dix-huit ans. L'imprudencé attachée d'ordinaire à la jeunesse, pouvoit aisément autoriser les soupçons que l'on faisoit naître sur moi. J'étois d'ailleurs sans apui, & je n'avois jamais songé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyois pas que je dusse avoir jamais des ennemis.



Il parut à la mort de Louis XIV. une petite Piece imitée des *J'ai vû* de l'Abbé Regnier. C'étoit un ouvrage où l'Auteur passoit en revûe tout ce qu'il avoit vû dans sa vie. Cette Piece est aussi negligée aujourd'hui qu'elle étoit alors recherchée. C'est le sort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre merite que celui de la satire. Cette Piece n'en avoit point d'autre ; elle n'étoit remarquable que par les injures grossieres qui y étoient indignement répandues , & c'est ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la bassesse du stile en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finissoit : *J'ai vû ces maux , & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avois pas vingt ans alors , plusieurs personnes crurent que j'avois mis par là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je pûsse avoir assez de prudence pour me déguiser. L'auteur de cette miserable satire ne contribua pas peu à la faire courir sous mon nom , afin de mieux cacher le sien. Quelques-uns m'imputerent cette piece par malignité , pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres , qui l'admiroient bonnement , me l'attribuerent pour m'en faire honneur. Ainsi un ouvrage que je n'avois point fait , & même que je n'avois point encore vû alors , m'attira de tous côtés des maledictions & des louanges.

Je me souviens que passant alors par une petite ville de Province , les beaux esprits du lieu me prièrent de leur reciter cette piece , qu'ils disoient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étois point l'auteur , & que la piece étoit miserable , ils ne m'en crurent point sur ma parole ; ils admirèrent ma retenue , & j'ac-



quis ainsi auprès d'eux, sans y penser, la réputation d'un grand Poëte & d'un homme fort modeste.

Cependant ceux qui m'avoient attribué ce malheureux ouvrage, continuoient à me rendre responsable de toutes les sottises qui se debitoient dans Paris, & que moi-même je dédaignois de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il est sûr de l'être toujours, jusqu'à ce que son innocence éclate, ou que la mode de le persécuter soit passée; car tout est mode en ce pais-ci, & on se lasse de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureusement ma justification est venue, quoi qu'un peu tard; celui qui m'avoit calomnié, & qui avoit causé ma disgrâce, m'a signé lui-même, les larmes aux yeux, le desaveu de sa calomnie, en présence de deux personnes de considération qui ont signé après lui. Monsieur le Marquis de la Vrillière a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monseigneur le Regent.

Ainsi il ne manquoit à ma justification que de la faire connoître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occasion de le faire plutôt; & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a personne en France qui puisse avancer que je sois l'auteur d'aucune des choses dont j'ai été accusé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris souverain que je fais de ces indignités.

Je m'attens bien que plusieurs personnes, accoutumées à juger de tout sur le rapport d'autrui, seront étonnées de me trouver si innocent, après m'avoir crû si criminel sans me connoître. Je souhaite que mon exemple puisse leur apprendre à



à ne plus precipiter leurs jugemens sur les apparences les plus frivoles , & à ne plus condamner ce qu'ils ne connoissent pas. On rougiroit bien souvent de ses decisions , si on vouloit reflechir sur les raisons par lesquelles on se determine. Il s'est trouvé des gens qui ont crû serieusement que l'auteur de la Tragedie d'Atrée étoit un méchant homme , parce qu'il avoit rempli la coupe d'Atrée du sang du fils de Thieste ; & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui pretendent que je n'ai point de religion , parce que Jocaste se défie des oracles d'Apollon. Voila comme on decide presque toujourns dans le monde ; & rien n'est si dangereux que de se faire connoître par les talens de l'esprit , qui en donnant à un homme un peu de celebrite , ne font que prêter des armes à la calomnie.

Ne croyés pas , M O N S I E U R , que je compte parmi les preuves de mon innocence le present dont Monseigneur le Regent a daigné m'honorer : cette bonté pourroit n'être qu'une marque de sa clemence. Il est au nombre des Princes qui par des bienfaits sçavent lier à leur devoir ceux même qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence , c'est qu'il a daigné dire que je n'étois point coupable , & qu'il a reconnu la calomnie lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monseigneur le Duc d'Orleans m'a faite comme une recompense de mon travail , qui ne meritoit tout au plus que son indulgence. Il a moins voulu me recompenser que m'engager à meriter sa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu de formais de genie.

Sans parler de moi , c'est un grand bonheur

M



pour les Lettres , que nous vivions sous un Prince qui aime les beaux Arts autant qu'il hait la flatterie , & dont on peut obtenir la protection plutôt par de bons ouvrages que par des louanges , pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui par leur naissance & par leur rang sont destinés à être loués toute leur vie.







## SECONDE LETTRE.

M.

Avant de vous faire lire ma Tragedie , souffrés que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu , non pas pour m'en applaudir , mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sçai que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours des sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa Piece ou à l'art des Acteurs qui la jouent , ou à la decision de quelques amis accredités dans le monde , qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude ; & le public est étonné , quelques mois après , de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachoit des larmes dans la representation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager , & dont les Comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'Auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des Prefaces pleines de vanité , qui comptent les Princes & les Princesses qui sont venuës pleurer aux representations ; qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'aprobation du public ; & qui enfin , après s'être placés à côté de Corneille



& de Racine, se retrouvent confondus dans la foule des mauvais Auteurs dont ils font les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule ; je vous parlerai de ma Piece, plus pour avouer mes défauts que pour les excuser : mais aussi je ne ferai pas plus de grace à Sophocle & à Corneille, qu'à moi-même.

J'examinerai les trois Oedipes avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de Sophocle & pour le mérite de Corneille, ne m'aveugleront pas sur leurs défauts ; l'amour propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardés point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie ; & si la chaleur de la composition m'arrache quelques termes peu mesurés, je les desavouë d'avance, & je déclare que je ne pretens parler affirmativement que sur mes fautes.







# TROISIEME LETTRE,

## CONTENANT LA CRITIQUE

### DE L'OEDIPE DE SOPHOCLE.

M.

Mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner si la Tragedie \* de Sophocle fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie; ce qu'Aristote appelle expressement un discours agreablement assaisonné. Je ne discuterai pas non plus si c'est une piece du premier genre simple & implexe; simple, parce qu'elle n'a qu'une seule catastrophe; & implexe, parce qu'elle a la reconnoissance avec la peripetie.

Je vous rendrai seulement compte avec simplicité des endroits qui m'ont revolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumieres de ceux qui connoissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scene ouvre dans Sophocle par un Chœur de Thebains prosternés au pied des autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. Oedipe leur libérateur & leur Roi paroît au milieu d'eux.

*Je suis Oedipe*, leur dit-il, *si vanté par tout le monde*. Il y a quelque aparence que les Thebains n'ignoroient pas qu'il s'apelloit Oedipe.

\* M. Dacier, Preface sur l'Oedipe de Sophocle.



A l'égard de cette grande reputation dont il se vante, M. Dacier dit que c'est une adresse de Sophocle qui veut fonder par là le caractère d'Oedipe qui est orgueilleux.

*Mes enfans, dit Oedipe, quel est le sujet qui vous amene ici ?* Le grand Prêtre lui répond : *Vous voyés devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand Prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De là le grand Prêtre prend occasion de faire une description de la peste, dont Oedipe étoit aussi bien informé que du nom & de la qualité du grand Prêtre de Jupiter.

Tout cela n'est gueres une preuve de cette perfection, où on pretendoit il y a quelques années que Sophocle avoit poussé la Tragedie ; & il ne paroît pas qu'on ait si grand tort dans ce siècle de refuser son admiration à un Poète, qui n'emploie d'autre artifice pour faire connoître ses personnages que de faire dire à l'un, *Je m'appelle Oedipe si vanté par tout le monde ;* & à l'autre : *Je suis le grand Prêtre de Jupiter.* Cette grossiereté n'est plus regardée aujourd'hui comme une noble simplicité.

La description de la peste est interrompue par l'arrivée de Creon frere de Jocaste, que le Roi avoit envoyé consulter l'oracle, & qui commence par dire à Oedipe :

*Seigneur, nous avons en autrefois un Roi qui s'appelloit Laius.*

O E D I P E.

*Je le sçai, quoique je ne l'aye jamais vu.*

C R E O N.

*Il a été assassiné, & Apollon veut que nous punissions ses meurtriers.*



*Fut-ce dans sa maison ou à la campagne que Laius fut tué ?*

Il est déjà contre la vraisemblance , qu'Oedipe qui regne depuis si long-tems ignore comment son predecesseur est mort , mais qu'il ne sçache pas même si c'est aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis , & qu'il ne donne pas la moindre raison , ni la moindre excuse de son ignorance. J'avouë que je ne connois point de terme pour exprimer une pareille absurdité.

C'est une faute du sujet , dit-on , & non de l'auteur , comme si ce n'étoit pas à l'auteur à corriger son sujet lors qu'il est defectueux. Je sçai qu'on peut me reprocher à peu près la même faute : mais aussi je ne me ferai pas plus de grace qu'à Sophocle , & j'espere que la sincerité avec laquelle j'avouërai mes défauts , justifiera la hardiesse que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui suit me paroît également éloigné du sens commun. Oedipe demande s'il ne revint personne de la suite de Laius à qui on puisse en demander des nouvelles. On lui répond *qu'un de ceux qui accompagnoient ce malheureux Roi s'étant sauvé , vint dire dans Thebe que Laius avoit été assassiné par des voleurs , qui n'étoient pas en petit , mais en grand nombre.*

Comment se peut-il faire qu'un témoin de la mort de Laius dise que son maître a été accablé sous le nombre , lors qu'il est pourtant vrai que c'est un homme seul qui a tué Laius & toute sa suite ?

Pour comble de contradiction , Oedipe dit au second Acte , qu'il a oui dire que Laius avoit été tué par des voyageurs , mais qu'il n'y a personne qui dise l'avoir vû , & Jocaste au troisième Acte ,



en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainsi à Oedipe :

*Soyez bien persuadé, Seigneur, que celui qui accompagnoit Laius a rapporté que son maître avoit été assassiné par des voleurs ; il ne sçauroit changer presentement, ni parler d'une autre maniere, toute la ville l'a entendu comme moi.*

Les Thebains auroient été bien à plaindre, si l'énigme du sphinx n'avoit pas été plus aisée à deviner que tout ce galimatias.

Mais ce qui est encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'est point, après de telles fautes contre la vraisemblance, c'est qu'Oedipe, lors qu'il apprend que Phorbas vit encore, ne songe pas seulement à le faire chercher ; il s'amuse à faire des imprecations & à consulter les oracles, sans donner ordre qu'on amene devant lui le seul homme qui pouvoit lui donner des lumieres. Le Chœur lui-même, qui est si intéressé à voir finir les malheurs de Thebe, & qui donne toujours des conseils à Oedipe, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi ; il le prie seulement d'envoyer chercher Tirefie.

Enfin Phorbas arrive au quatrième Acte. Ceux qui ne connoissent point Sophocle s'imaginent sans doute qu'Oedipe, impatient de connoître le meurtrier de Laius & de rendre la vie aux Thebains, va l'interroger avec empressement sur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. Sophocle oublie que la vengeance de la mort de Laius est le sujet de sa Piece. On ne dit pas un mot à Phorbas de cette aventure, & la Tragedie finit sans que Phorbas ait seulement ouvert la bouche sur la mort du Roi son maître. Mais continuons à examiner de suite l'ouvrage de Sophocle.

Lorsque Creon a appris à Oedipe que Laius a été



été assassiné par des voleurs, qui n'étoient pas en petit, mais en grand nombre, Oedipe répond, au sens de plusieurs interpretes : *Comment des voleurs auroient-ils pû entreprendre cet attentat, puisque Laius n'avoit point d'argent sur lui?* La plûpart des autres scholiastes entendent autrement ce passage, & font dire à Oedipe : *Comment des voleurs auroient-ils pû entreprendre cet attentat, si on ne leur avoit donné de l'argent?* Mais ce sens-là n'est gueres plus raisonnable que l'autre. On sçait que des voleurs n'ont pas besoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Eh puis qu'il dépend souvent des scholiastes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûteroit-il de leur donner un peu de bon sens ?

Oedipe au commencement du second Acte, au lieu de mander Phorbas, fait venir devant lui Tiresie. Le Roi & le Devin commencent par se mettre en colere l'un contre l'autre. Tiresie finit par lui dire : *C'est vous qui êtes le meurtrier de Laius; vous vous croyés fils de Polibe Roi de Corinthe, vous ne l'êtes point, vous êtes Thebain. La malediction de votre pere & de votre mere vous ont autrefois éloigné de cette terre; vous y êtes revenu, vous avés tué votre pere, vous avés épousé votre mere, vous êtes l'auteur d'un inceste & d'un parricide; & si vous trouvés que je mente, dites que je ne suis pas Prophete.*

Tout cela ne ressemble gueres à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il étoit difficile de s'expliquer moins obscurément : & si vous joignés aux paroles de Tiresie le reproche qu'un yvrogne a fait autrefois à Oedipe qu'il n'étoit pas fils de Polibe, & l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tueroit



son pere & qu'il épouserait sa mere, vous trouverez que la Piece est entierement finie au commencement de ce second Acte.

Nouvelle preuve que Sophocle n'avoit pas perfectionné son art, puis qu'il ne sçavoit pas même preparer les événemens, ni cacher sous le voile le plus mince la catastrophe de ses Pieces.

Allons plus loin. Oedipe traite *Tiresie de fou & de vieux enchanteur*. Cependant à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable Prophete. Eh de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en saprenant de la bouche de Tiresie tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même, en découvrant ce rapport fatal qui se trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il étoit un fils supposé, & les oracles de Thebe qui lui disent qu'il est Thebain ; entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouserait sa mere & qu'il tueroit son pere, & Tiresie qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avoit perdu la memoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner Creon, *son fidele & ancien ami*, ( comme il l'appelle ) d'avoir tué Laius, & cela sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le moindre jour puisse autoriser ses soupçons, & ( puis qu'il faut appeler les choses par leur nom ) avec une extravagance dont il n'y a gueres d'exemples parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

*Quoi tu oses paroître devant moi, dit-il à Creon ? tu as l'audace d'entrer dans ce Palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laius, & qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne ?*



*Voyons , dis-moy au nom des Dieux , as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie , que tu ayes entrepris un si hardi dessein ? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises , que d'aspirer à la royauté sans troupes & sans amis , comme si sans ce secours il étoit aisé de monter au trône ?*

Creon lui répond :

*Vous changerez de sentiment si vous me donnés le tems de parler. Pensés-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la royauté , à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté de l'état d'un particulier qui sous un autre nom posséderoit la même puissance ?*

Un Prince qui seroit accusé d'avoir conspiré contre son Roi , & qui n'auroit d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Creon , auroit besoin de la clemence de son maître.

Après tous ces grands discours étrangers au sujet , Creon demande à Oedipe :

*Voulés vous me chasser du Royaume ?*

O E D I P E.

*Ce n'est pas ton exil que je veux , je te condamne à la mort.*

C R E O N.

*Il faut que vous fassiez voir auparavant si je suis coupable.*

O E D I P E.

*Tu parles en homme résolu de ne pas obéir.*

C R E O N.

*C'est parce que vous êtes injuste.*

O E D I P E.

*Je prens mes sûretés.*

On avertit qu'on a suivi partout la traduction de M. Dacier.



100 CRITIQUE DE L'OEDIPE  
CREON.

*Je dois prendre aussi les miennes.*

OEDIPE.

*O Thebe, Thebe !*

CREON.

*Il m'est permis de crier aussi : Thebe, Thebe.*

Jocaste vient pendant ce beau discours, & le Chœur la prie d'emmener le Roi : proposition très-sage ; car après toutes les folies qu'Oedipe vient de faire, on ne feroit point mal de l'enfermer.

JOCASTE.

*J'emmènerai mon mari quand j'aurai appris la cause de ce desordre.*

LE CHOEUR.

*Oedipe & Creon ont en ensemble des paroles sur des rapports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.*

JOCASTE.

*Cela est-il venu de l'un & de l'autre ?*

LE CHOEUR.

*Oui, Madame.*

JOCASTE.

*Quelles paroles ont-ils donc eu ?*

LE CHOEUR.

*C'est assez, Madame ; les Princes n'ont pas poussé la chose plus loin, & cela suffit.*

Effectivement, comme si cela suffisoit, Jocaste n'en demande pas davantage au Chœur.

C'est dans cette Scene qu'Oedipe raconte à Jocaste, qu'un jour à table un homme yvre lui reprocha qu'il étoit un fils supposé, *J'allai, continua-t-il, trouver le Roi & la Reine ; je les interrogeai sur ma naissance ; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avoit fait. Quoi-*





*que je les aimasse avec beaucoup de tendresse, cette injure, qui étoit devenue publique, ne laissa pas de me demeurer sur le cœur & de me donner des soupçons. Je partis donc à leur insçu pour aller à Delphes; Apollon ne daigna pas répondre précisément à ma demande: mais il me dit les choses les plus affreuses & les plus épouvantables dont on ait jamais oui parler: Que j'épouserois infailliblement ma propre mere; que je ferois voir aux hommes une race malheureuse qui les rempliroit d'horreur; & que ie serois le meurtrier de mon pere.*

Voila encore la Piece finie. On avoit prédit à Jocaste que son fils tremperoit ses mains dans le sang de Laius, & porteroit ses crimes jusqu'au lit de sa mere. Elle avoit fait exposer ce fils sur le mont Citheron, & lui avoit fait percer les talons, (comme elle l'avouë dans cette même Scene.) Oedipe porte encore les cicatrices de cette blessure; il sçait qu'on lui a reproché qu'il n'étoit point fils de Polibe: tout cela n'est-il pas pour Oedipe & pour Jocaste une demonstration de leurs malheurs, & n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter?

Je sçai que Jocaste ne dit point dans cette Scene qu'elle dût un jour épouser son fils: mais cela même est une nouvelle faute.

Car lors qu'Oedipe dit à Jocaste, *On m'a prédit que je souillerois le lit de ma mere, & que mon pere seroit massacré par mes mains.* Jocaste doit répondre sur le champ: *On en avoit prédit autant à mon fils;* ou du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincuë dans ce moment de son malheur.

Tant d'ignorance dans Oedipe & dans Jocaste n'est qu'un artifice grossier du Poëte, qui, pour donner à sa Piece une juste étendue, fait filer



jusqu'au cinquième Acte une reconnoissance déjà manifestée au second, & qui viole les regles du sens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du Theatre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la Piece. Cet Oedipe qui expliquoit les énigmes n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de Polibe, & qu'il lui apprend que Polibe n'étoit pas son pere; qu'il a été exposé par un Thebain sur le mont Citheron; que ses pieds avoient été percés & liés avec des courroies: Oedipe ne soupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure: & le Chœur toujours present dans le cours de la Piece à tout ce qui auroit dû instruire Oedipe de sa naissance; le Chœur qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de penetration qu'Oedipe; & dans le tems que les Thebains devroient être saisis de pitié & d'horreur à la vûe des malheurs dont ils sont témoins, ils s'écrient: *Si je puis juger de l'avenir, & si je ne me trompe dans mes conjectures, Citheron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connoître la patrie & la mere d'Oedipe, & que vous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre graces du plaisir que vous aurés fait à nos Princes. Et vous, Prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils? quelle Nymphé vous a eu de Pan Dieu des montagnes? Etes vous le fruit des amours d'Apollon? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure ou Bacchus, qui se tient aussi sur les sommets des montagnes, &c?*

Enfin celui qui a autrefois exposé Oedipe, arrive sur la Scene. Oedipe l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. Dacier condamne après



Plutarque , & qui me paroîtroit la seule chose raisonnable qu'Oedipe eût faite dans toute la Piece , si cette juste envie de se connoître n'étoit pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Oedipe sçait donc enfin tout son sort au quatrième Acte. Voila donc encore la Piece finie.

Monsieur Dacier , qui a traduit l'Oedipe de Sophocle , pretend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra Jocaste , & la maniere dont Oedipe accomplira sur lui-même les maledictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de Laius. J'avois été seduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce sçavant homme , & j'étois de son sentiment lorsque je lûs sa traduction. La representation de ma Piece m'a bien détrompé , & j'ai reconnu qu'on peut sans peril louer tant qu'on veut les Poëtes Grecs , mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avois pris dans Sophocle une partie du recit de la mort de Jocaste & de la catastrophe d'Oedipe. J'ai senti que l'attention du spectateur diminueoit avec son plaisir au recit de cette catastrophe ; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnoissance n'écouloient plus qu'avec dégoût la fin de la Piece. Peut-être que la mediocrité des vers en étoit la cause ; peut-être le spectateur , à qui cette catastrophe est connue , regrettoit de n'entendre rien de nouveau ; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble , il étoit impossible que le reste ne parût languissant. Quoy qu'il en soit , j'ai été obligé de retrancher ce recit , qui n'étoit pas de plus de quarante vers , & dans Sophocle il tient tout le cinquième Acte. Il y a grande aparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cent



vers inutiles , lors qu'on n'en passe pas quarante à un Moderne.

Monsieur Dacier avertit dans ses notes que la Piece de Sophocle n'est point finie au quatrième Acte. N'est-ce pas avoüer qu'elle est finie , que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas ? On ne se trouve pas dans la necessité de faire de pareilles notes sur les Tragedies de Racine & de Corneille ; il n'y a que les Horaces qui auroient besoin d'un tel commentaire : mais le cinquième Acte des Horaces n'en paroîtroit pas moins defectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit de ce cinquième Acte, que Longin a admiré & que Despreaux a traduit.

*Hymen , funeste hymen , tu m'as donné la vie :  
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé ,  
Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé ;  
Et par là tu produis & des fils & des peres ,  
Des freres , des maris , des femmes & des meres ,  
Et tout ce que du sort la maligne fureur  
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.*

Premierement , il falloit exprimer que c'est dans la même personne qu'on trouve ces meres & ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produise de tout cela. En second lieu , on ne passeroit point aujourd'hui à Oedipe de faire une si curieuse recherche des circonstances de son crime , & d'en combiner ainsi toutes les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ses titres incestueux , loin d'ajouter à l'atrocité de l'action , semble plutôt l'affoiblir.

Ces



Ces deux vers de Corneille disent beaucoup plus.

*Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon pere ,*

*Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mere.*

Les vers de Sophocle sont d'un Declamateur , & ceux de Corneille sont d'un Poëte.

Vous voyés que dans la critique de l'Oedipe de Sophocle je ne me suis attaché à relever que les défauts qui sont de tous les tems & de tous les lieux ; les contradictions , les absurdités , les vaines declamations sont des fautes par tout pais.

Je ne suis point étonné que malgré tant d'imperfections Sophocle ait surpris l'admiration de son siecle. L'harmonie de ses vers , & le patetique qui regne dans son stile , ont pû seduire les Atheniens , qui avec tout leur esprit & toute leur politesse , ne pouvoient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui étoit encore dans son enfance.

Sophocle touchoit au tems où la Tragedie fut inventée. ~~Achille~~ <sup>eschille</sup> contemporain de Sophocle étoit le premier qui s'étoit avisé de mettre plusieurs personnages sur la Scene. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossiere dans les premieres découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi Sophocle & Euripide , tout imparfaits qu'ils sont , ont autant réussi chez les Atheniens que Corneille & Racine parmi nous. Nous devons nous-mêmes , en blâmant les Tragedies des Grecs, respecter le genie de leurs auteurs ; leurs fautes sont sur le compte de leur siecle , leurs beautés n'appartiennent qu'à eux , & il est à croire que s'ils étoient nés de nos jours , ils auroient perfec-



tionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Il est vrai qu'ils sont bien déchûs de cette haute estime où ils étoient autrefois ; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés ou méprisés : mais je croi que cet oubli & ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle ; leurs ouvrages meritent d'être lûs sans doute , & s'ils sont trop defectueux pour qu'on les aprouve , ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entierement.

Euripide surtout , qui me paroît si supérieur à Sophocle , & qui seroit le plus grand des Poètes s'il étoit né dans un tems plus éclairé , a laissé des ouvrages qui decelent un genie parfait malgré les imperfections de ses Tragedies.

Eh quelle idée ne doit-on point avoir d'un Poète qui a prêté des sentimens à Racine même ? Les endroits que ce grand homme a traduits d'Euripide dans son inimitable Tragedie de Phedre , ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

*Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ?  
Quand pourrai-je , au travers d'une noble poussiere,  
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?  
... Insensée , où suis-je , & qu'ai-je dit !  
Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit !  
Je l'ai perdu , les Dieux m'en ont ravi l'usage.  
Oenone , la douleur me couvre le visage ;  
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ,  
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs, &c.*

Presque toute cette Scene est traduite mot



pour mot d'Euripide. Il ne faut pas cependant que le Lecteur seduit par cette traduction s' imagine que la piece d'Euripide soit un bon ouvrage. Voila le seul bel endroit de sa Tragedie, & même le seul raisonnable ; car c'est le seul que Racine ait imité : & comme on ne s'avisera jamais d'approuver l'Hipolite de Seneque, quoique Racine ait pris dans cet Auteur toute la declaration de Phedre, aussi ne doit-on pas admirer l'Hipolite d'Euripide pour trente ou quarante vers qui se sont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos Poètes.

Moliere prenoit quelquefois des Scenes entieres dans Cirano de Bergerac, & disoit pour son excuse : *Cette Scene est bonne, elle m'appartient de droit, je reprends mon bien partout où je le retrouve.* Racine pouvoit à peu près en dire autant d'Euripide.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de Sophocle, je suis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en sçai ; tout different en cela des médifans, qui commencent toujours par louer un homme, & qui finissent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être sans Sophocle je ne serois jamais venu à bout de mon Oedipe. Je lui dois l'idée de la premiere Scene de mon quatrième Acte. Celle du grand Prêtre qui accuse le Roi est entierement de lui ; la Scene des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrois lui avoir d'autres obligations, je les avouerois avec la même bonne foi. Il est vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois aussi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma Piece, où j'espère vous rendre compte des miennes.





## QUATRIEME LETTRE.

QUI CONTIENT

LA CRITIQUE

DE L'OEDIPE DE CORNEILLE.

M.

Après vous avoir fait part de mes sentimens sur l'Oedipe de Sophocle, je vous dirai ce que je pense de celui de Corneille. Je respecte beaucoup plus sans doute ce Tragique François que le Grec : mais je respecte encore plus la verité, à qui je dois les premiers égards. Je croi même que quiconque ne sçait pas connoître les fautes des grands hommes, est incapable de sentir le prix de leurs perfections. J'ose donc critiquer l'Oedipe de Corneille, & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me soupçoniés de jalousie, ni que vous me reprochiés de vouloir m'égalér à lui. C'est en l'admirant que je hazarde ma censure ; & je crois avoir une estime plus véritable pour ce fameux Poëte, que ceux qui jugent de l'Oedipe par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui eussent méprisé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de Cinna.

Corneille sentit bien que la simplicité, ou plu-



tôt la secheresse de la Tragedie de Sophocle ne pouvoit fournir toute l'étendue qu'exigent nos Pièces de Theatre. On se trompe fort lors qu'on pense que tous ces sujets, traités autrefois avec succès par Sophocle & par Euripide, l'*Oedipe*, le *Philoctete*, l'*Electre*, l'*Iphigenie en Tauride*, sont des sujets heureux & aisés à manier; ce sont les plus ingrats & les plus impraticables; ce sont des sujets d'une ou deux Scenes tout au plus, & non pas d'une Tragedie. Je sçai qu'on ne peut gueres voir sur le Theatre des événemens plus affreux ni plus attendrissans, & c'est cela même qui rend le succès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des passions qui les preparent: si ces passions sont trop fortes, elles étouffent le sujet; si elles sont trop foibles, elles languissent. Il falloit que Corneille marchât entre ces deux extremités, & qu'il supleât par la fécondité de son genie à l'aridité de la matiere. Il choisit donc l'épisode de Thesée & de Dircé; & quoique cet épisode ait été universellement condamné; quoique Corneille eût pris dès long-tems la glorieuse habitude d'avouer ses fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet épisode étoit tout entier de son invention, il s'en aplatit dans sa Preface: tant il est difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modestes, de se sauver des illusions de l'amour propre.

Il faut avouer que Thesée jouë un étrange rôle pour un Heros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puisse être accablé. Il debute par dire que

*Quelque ravage afreux qu'étale ici la peste,*

*L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.*

Et parlant dans la seconde Scene à Oedipe:



*Il veut lui faire voir un beau feu dans son sein ,  
Et tâcher d'obtenir un aven favorable ,  
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.*

*Il est tout vrai , j'aime en votre Palais ;  
Chés vous est la beauté qui fait tous mes souhaits ;  
Vous l'aimés à l'égal d'Antigone & d'Ismene ,  
Elle tient même rang chés vous & chés la Reine :  
En un mot c'est leur sœur la Princesse Dircé ,  
Dont les yeux...*

Oedipe répond :

*Quoi ses yeux, Prince, vous ont blessé ?  
Je suis fâché pour vous que la Reine sa mere  
Ait sçû vous prévenir pour un fils de son frere.  
Ma parole est donnée , & je n'y puis plus rien :  
Mais je croi qu'après tout ses sœurs la valent bien.*

THESEE.

*Antigone est parfaite , Ismene est admirable ,  
Dircé si vous voulés n'a rien de comparable ;  
Elles sont l'une & l'autre un chef-d'œuvre des Cieux :  
Mais...*

*Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs ,  
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.*

Cependant l'ombre de Laius demande un Prince  
ou une Princesse de son sang pour victime ; Dircé ,  
seul reste du sang de ce Roi , est prête à s'immoler  
sur le tombeau de son pere. Thesée qui veut mou-



rir pour elle , lui fait accroire qu'il est son frere ,  
& ne laisse pas de lui parler d'amour , malgré la  
nouvelle parenté.

*J'ai mêmes yeux encore , & vous mêmes apas ;  
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire ,  
C'est d'amour qu'il gemit , c'est d'amour qu'il sou-  
pire ;*

*Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur ,  
Il se revolte exprés contre le nom de sœur.*

Cependant , qui le croiroit ! Thesée dans cette  
même Scene se lasse de son stratagème. Il ne peut  
plus soutenir davantage le personnage de frere ;  
& sans attendre que le veritable frere de Dircé  
soit connu , il lui avouë toute la feinte , & la re-  
met par là dans le peril dont il vouloit la tirer ,  
en leur disant pourtant :

*Que l'amour pour défendre une si chere vie ,  
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.*

Enfin lors qu'Oedipe reconnoît qu'il est le meur-  
trier de Laius , Thesée , au lieu de plaindre ce mal-  
heureux Roi , lui propose un duel pour le lende-  
main ; il épouse Dircé à la fin de la Piece , & ainsi  
la passion de Thesée fait tout le sujet de la Tra-  
gedie , & les malheurs d'Oedipe n'en sont que l'é-  
pisode.

Dircé , personnage plus defectueux que Thesée ,  
passe tout son tems à dire des injures à Oedipe &  
à sa mere ; elle dit à Jocaste sans détour qu'elle  
est indigne de vivre.

*Votre second hymen put avoir d'autres causes :*



*Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,  
 Que pour avoir puisé la vie en votre flanc,  
 J'y dois avoir succé fort peu de votre sang.  
 Celui du grand Lâius dont je m'y suis formée,  
 Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée:  
 Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,  
 Lors qu'aux soins de sa gloire on prefere l'amour.*

Il est étonnant que Corneille, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. Ce manque de respect, dit-il, de Dircé envers sa mere ne peut être une faute de Theatre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir. Non sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous les personnages: mais les bienséances exigent du moins qu'une Princesse qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mere.

Pour Jocaste, dont le rôle devrait être intéressant, puis qu'elle partage tous les malheurs d'Oedipe, elle n'en est pas même le témoin; elle ne paroît point au cinquième Acte, lors qu'Oedipe apprend qu'il est son fils: en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec Thesée, & à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

*En amante à bon titre, en Princesse avisée.*

Finissons par examiner le rôle d'Oedipe, & avec lui la contexture du Poëme.

Il commence par vouloir marier une de ses filles,



filles, avant de s'attendrir sur les malheurs des Thebains ; bien plus condamnable en cela que Thesée, qui n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant comme il falloit bien dire au premier Acte quelque chose du sujet de la Piece, on en touche un mot dans la cinquième Scene. Oedipe soupçonne que les Dieux sont irrités contre les Thebains, parce que Jocaste avoit autrefois fait exposer son fils, & trompé par là les oracles des Dieux, qui prédisoient que ce fils tueroit son pere & épouserait sa mere.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les Dieux sont satisfaits que Jocaste ait étouffé un monstre au berceau ; & vraisemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils, qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste soupçonne avec aussi peu de fondement que les Dieux punissent les Thebains de n'avoir pas vengé la mort de Laius ; elle pretend qu'on n'a jamais pû vanger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible ?

Avec moins de fondement encore Oedipe répond :

*Pourrions-nous en punir des brigans inconnus,  
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?  
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même  
Sur trois de ces brigans vengé le diadème, &c.*

*Au lieu même, au tems même attaqué seul par trois,  
J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.*



Oedipe n'a aucune raison de croire que ces trois voyageurs fussent des brigans , puis qu'au quatrième Acte , lorsque Phorbas paroît devant lui , il lui dit :

*Et tu fus un des trois que je scus arrêter  
Dans ce passage étroit qu'il falut disputer.*

S'il les a arrêtés lui-même , & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne vouloient pas lui ceder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des ceremonies , & qui songent plutôt à détrousser les gens , qu'à leur disputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. Oedipe avouë à Jocaste qu'il s'est battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où Laius a été tué. Jocaste sçait que Laius n'avoit avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devoit-elle donc pas soupçonner que Laius est peut-être mort de la main d'Oedipe ? Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la Piece ne finisse au premier Acte , elle ferme les yeux sur les lumieres qu'Oedipe lui donne , & jusqu'à la fin du quatrième Acte il n'est pas dit un mot de la mort de Laius , qui pourtant est le sujet de la Piece. Les amours de Thesée & de Dirce occupent toute la Scene.

C'est au quatrième Acte qu'Oedipe , en voyant Phorbas , s'écrie :

*C'est un de mes brigans à la mort échapé ,  
Madame , & vous pouvés lui choisir des suplices ;  
S'il n'a tué Laius , il fut un des complices.*



Pourquoi prendre Phorbas pour un brigand ? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il est complice de la mort de Laius ? Il me paroît que l'Oedipe de Corneille accuse Phorbas avec autant de legereté que l'Oedipe de Sophocle accuse Creon.

Je ne parle point de l'acte gigantesque d'Oedipe qui tuë trois hommes tout seul dans Corneille, & qui en tuë sept dans Sophocle. Mais il est bien étrange qu'Oedipe se souviennne après seize ans de tous les traits de ces trois hommes ; *que l'un avoit le poil noir , la mine assez farouche , le front cicatrisé , & le regard un peu louche ; que l'autre avoit le teint frais & l'œil perçant , qu'il étoit chauve sur le devant , & mêlé sur le derrière.* Et pour rendre la chose encore moins vraisemblable , il ajoute :

*On en peut voir en moi la taille & quelques traits.*

Ce n'étoit point à Oedipe à parler de cette ressemblance ; c'étoit à Jocaste , qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre , pouvoit en être bien mieux informée qu'Oedipe , qui n'a jamais vu Laius qu'un moment en sa vie. Voila comme Sophocle a traité cet endroit : mais il falloit que Corneille ou n'eût point lû du tout Sophocle , ou le méprisât beaucoup , puis qu'il n'a rien emprunté de lui , ni beautés , ni défauts.

Cependant comment se peut-il faire qu'Oedipe ait seul tué Laius , & que Phorbas , qui a été blessé à côté de ce Roi , dise pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il étoit difficile de concilier cette contradiction , & Jocaste pour toute réponse dit que

*C'est un conte*

P ij



*Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.*

Cette petite tromperie de Phorbas devoit-elle être le nœud de la Tragedie d'Oedipe ? Il s'est pourtant trouvé des gens qui ont admiré cette puerilité ; & un homme distingué à la Cour par son esprit m'a dit que c'étoit là le plus bel endroit de Corneille.

Au cinquième Acte Oedipe, honteux d'avoir épousé la veuve d'un Roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se bannir & retourner à Corinthe ; & cependant il envoie chercher Thesée & Dircé,

*Pour lire dans leur ame*

*S'ils prêteroient la main à quelque sourde trame.*

Et que lui importent les sourdes trames de Dircé, & les pretentions de cette Princesse sur une couronne à laquelle il renonce pour jamais ?

Enfin il me paroît qu'Oedipe apprend avec trop de froideur son affreuse aventure. Je sçai qu'il n'est point coupable, & que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire : mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur ? & s'il est assez furieux & assez desespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire à Dircé dans un moment si terrible ?

*Votre frere est connu, vous le sçavés, Madame,*

*Votre amour pour Thesée est dans un plein repos.*

*Helas qu'on dit bien vrai, qu'en vain on s'imagine  
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine.*



Doit-il rester sur le Theatre à debiter plus de quatre-vingt vers avec Dircé & Thesée ? qui sont deux étrangers pour lui , tandis que Jocaste sa femme & sa mere ne sçait encore rien de son aventure , & ne paroît pas même sur la Scene.

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai crû apercevoir dans l'Oedipe de Corneille. Je m'abuse peut-être : mais je parle de ses fautes avec la même sincerité que j'admire les beautés qui y sont répandues ; & quoique les beaux morceaux de cette Piece me paroissent très-inferieurs aux grands traits de ses autres Tragedies , je desespere pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme est toujours au-dessus des autres , lors même qu'il n'est pas entierement égal à lui-même.

Je ne parle point de la versification ; on sçait qu'il n'a jamais fait de vers si foibles & si indignes de la Tragedie. En effet , Corneille ne connoissoit gueres la mediocrité , & il tomboit dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevoit au sublime.

J'espere que vous me pardonnerés , M. la temerité avec laquelle je parle ; si pourtant c'en est une de trouver mauvais ce qui est mauvais , & de respecter le nom de l'auteur sans en être l'esclave.

Et quelles fautes voudroit-on que l'on relevât ? Seroit-ce celles des Auteurs mediocres , dont on ignore tout jusqu'aux défauts ? C'est sur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher la critique ; car si le préjugé nous faisoit admirer leurs fautes , bientôt nous les imiterions , & il se trouveroit peut-être que nous n'aurions pris de ces celebres Ecrivains que l'exemple de mal faire.





## CINQUIEME LETTRE,

QUI CONTIENT

LA CRITIQUE

DU NOUVEL OEDIPE.

M.

Me voila enfin parvenu à la partie de ma dissertation la plus aisée, c'est à dire à la critique de mon ouvrage ; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui est celui du sujet. Regulierement, la Piece d'Oedipe devroit finir au premier Acte. Il n'est pas naturel qu'Oedipe ignore comment son predecesseur est mort. Sophocle ne s'est point mis du tout en peine de corriger cette faute. Corneille en voulant la sauver a fait encore plus mal que Sophocle, & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. Oedipe chés moi parle ainsi à Jocaste :

*On m'avoit toujours dit que ce fut un Thebain*

*Qui leva sur son Prince une coupable main.*

*Pour moi qui sur son Trône élevé par vous-même,*

*Deux ans après sa mort ai ceint son diadème,*



*Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,*

*Je n'ai point rapellé le sujet de vos pleurs,*

*Et de vos seuls perils chaque jour alarmée,*

*Mon ame à d'autres soins sembloit être fermée.*

Ce compliment ne me paroît point une excuse valable de l'ignorance d'Oedipe. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de la mort de son premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonstances de la mort de son predecesseur. C'est avoir trop de discretion, & trop peu de curiosité ; il ne lui est pas permis non plus de ne point sçavoir l'histoire de Phorbas. Un Ministre d'Etat ne sçauroit jamais être un homme assés obscur pour être en prison plusieurs années sans qu'on n'en sçache rien. Jocaste a beau dire :

*Dans un château voisin conduit secretement,*

*Je dérobai sa tête à leur emportement.*

On voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique ; c'est une faute qu'on tâche de déguiser, mais qui n'en est pas moins faute.

Voici un défaut plus considerable, qui n'est pas du sujet, & dont je suis seul responsable. C'est le personnage de Philoctete. Il semble qu'il ne soit venu en Thebe que pour y être accusé ; encore est-il soupçonné peut-être un peu legerement. Il arrive au premier Acte, & s'en retourne au troisieme. On ne parle de lui que dans les trois premiers Actes, & on n'en dit pas un seul mot dans les deux derniers. Il contribue un peu au nœud de la Piece, & le dénouement se fait absolument sans lui : ainsi il paroît que ce sont deux Tragedies, dont l'une



roule sur Philoctete, & l'autre sur Oedipe.

J'ai voulu donner à Philoctete le caractere d'un Heros, & j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lû dans Madame Dacier, qu'un homme peut parler avantageusement de soi lors qu'il est calomnié : voila le cas où se trouve Philoctete. Il est réduit par la calomnie à la necessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion j'aurois tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; & s'il s'étoit trouvé dans les mêmes circonstances que Sertorius & Pompée, j'aurois pris la conversation heroïque de ces deux grands hommes pour modele ; quoique je n'eusse pas esperé de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de Nicomede, j'ai crû devoir le faire parler à peu près comme ce jeune Prince, & qu'il lui étoit permis de dire, *un homme tel que moi*, lors qu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que Philoctete étoit un pauvre Ecuyer d'Hercule, qui n'avoit d'autre merite que d'avoir porté ses fleches, & qui veut s'égalér à son maître, dont il parle toujours. Cependant il est certain que Philoctete étoit un Prince de la Grece fameux par ses exploits, compagnon d'Hercule, & de qui même les Dieux avoient fait dépendre le destin de Troye. Je ne sçai si je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron, mais il est certain que c'étoit un Heros.

Pour l'ignorance où il est en arrivant sur les affaires de Thebe, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'Oedipe. Le mont Oeta où il avoit vû mourir Hercule n'étoit pas si éloigné de Thebe, qu'il ne pût sçavoir aisément ce qui se passoit dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de Philoctete m'a fourni une exposition



sition de sujet qui m'a paru assés bien reçûe ; & c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans presque toutes les Tragedies on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé pour mettre les auditeurs au fait , de faire dire aux principaux Acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection seroit de combiner tellement les événemens , que l'Acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le tems même où il le dit. Telle est , entr'autres exemples de cette perfection , la premiere Scene de la Tragedie de Bajazet. Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée. Osmin ne peut sçavoir de nouvelles du Serrail. Ils se font l'un à l'autre des confidences reciproques , qui instruisent & qui interessent également le spectateur : & l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je croi que Racine seul étoit capable.

Il est vrai qu'il y a des sujets de Tragedie où on est tellement gêné par la bizarrerie des événemens , qu'il est presque impossible de reduire l'exposition de sa Piece à ce point de sagesse & de vraisemblance. Je croi , pour mon honneur , que le sujet d'Oedipe est de ce genre ; & il me semble que lors qu'on se trouve si peu maître du terrain , il faut toujours songer à être interessant plutôt qu'exact ; car le spectateur pardonne tout hors la langueur , & lors qu'il est une fois émû , il examine rarement s'il a raison de l'être.

A l'égard de l'amour de Jocaste & de Philoclete ; j'ose encore dire que c'est un défaut neces-



faire ; le sujet ne me fournissoit rien par lui-même pour remplir les trois premiers Actes. A peine même avois-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connoissent le Theatre, c'est à dire ceux qui sentent les difficultés de la composition aussi bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des passions aux principaux personnages. Eh quel rôle insipide auroit joué Jocaste ? si elle n'avoit eu du moins le souvenir d'un amour legitime, & si elle n'avoit craint pour les jours d'un homme qu'elle avoit autrefois aimé.

Il est surprenant que Philoctete aime encore Jocaste après une si longue absence : il ressemble assés aux Chevaliers errans, dont la profession étoit d'être toujours fideles à leurs maîtresses. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent Jocaste trop âgée pour faire naître encore des passions ; elle a pû être mariée si jeune, & il est si souvent repeté dans la Piece qu'Oedipe est dans une grande jeunesse, que sans trop presser les tems, il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seroient bien malheureuses si on n'inspiroit plus de sentimens à cet âge.

Je veux que Jocaste ait plus de soixante ans dans Sophocle & dans Corneille. La construction de leur fable n'est pas une regle pour la mienne : je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions ; & s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs Pieces des personnes mortes depuis long-tems, & d'en faire mourir d'autres qui étoient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à Jocaste quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma Piece, au lieu de la critique que j'en avois



promise. Revenons vite à la censure.

Le troisième Acte n'est point fini ; on ne sçait pourquoi les Acteurs sortent de la Scene. Oedipe dit à Jocaste :

*Suivés mes pas , rentrons , il faut que j'éclaircisse  
Un soupçon que je forme avec trop de justice.*

*Suivés-moi ,*

*Et venés dissiper ou combler mon effroi.*

Mais il n'y a pas de raison pour éclaircir son doute plutôt derrière le Theatre que sur la Scene : aussi Oedipe, après avoir dit à Jocaste de le suivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle distinction entre le troisième & le quatrième Acte, que le coup d'archet qui les separe.

La première Scene du quatrième Acte est celle qui a le plus réussi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette Scene à Jocaste & à Oedipe tout ce qu'ils avoient dû s'apprendre depuis long-tems. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet ; je mets dans la bouche d'Oedipe :

*Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide ,*

*( Et je ne conçois pas par quel enchantement*

*J'oubliois jusqu'ici ce grand événement ;*

*La main des Dieux sur moi si long-tems suspendue*

*Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient sur ma vue)*

*Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.*

Il est manifeste que c'étoit au premier Acte qu'



Oedipe devoit raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de Laius , son devoir est de s'informer scrupuleusement & sans délai de toutes les circonstances de ce meurtre. On doit lui répondre que Laius a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui sçait que dans ce tems-là même il s'est battu contre deux étrangers en Phocide , doit soupçonner dès ce moment que Laius a été tué de sa main. Il est triste d'être obligé , pour cacher cette faute , de supposer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à Oedipe , & la lui rend dans un autre.

La Scene suivante d'Oedipe & de Phorbas me paroît bien moins intéressante chés moi que dans Corneille. Oedipe dans ma Piece est déjà instruit de son malheur avant que Phorbas acheve de l'en persuader. Phorbas ne laisse l'esprit du spectateur dans aucune incertitude , il ne lui inspire aucune surprise , & ainsi il ne doit point l'intéresser : au contraire dans Corneille Oedipe , loin de se douter d'être le meurtrier de Laius , croit en être le vengeur , & il se convainc lui-même en voulant convaincre Phorbas. Cet artifice de Corneille seroit admirable , si Oedipe avoit quelque lieu de croire que Phorbas est coupable , & si le nœud de la Piece n'étoit pas fondé sur un mensonge puerile.

*C'est un conte*

*Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.*

Je ne pousserai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me semble que j'en ai reconnu les défauts les plus importants. On ne doit pas en exiger davantage d'un Auteur , & peut-être un Auteur



ne m'auroit-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a souvent dans un ouvrage des défauts qu'on est obligé de laisser malgré soi ; & d'ailleurs j'ai peut-être autant de plaisir à les avouer, que j'en aurois à les corriger. J'ajouterais encore que j'ai ôté autant de fautes qu'il en reste. Chaque représentation de mon Oedipe étoit pour moi un examen severe, où je recueillois les suffrages & les censures du public, & j'étudiois son goût pour former le mien. Il faut que j'avouë que Monseigneur le Prince de Conty est celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuses & les plus fines. S'il n'étoit qu'un particulier, je me contenterois d'admirer son discernement : mais puis qu'il est élevé au-dessus des autres par son rang autant que par son esprit, j'ose ici le supplier d'accorder sa protection aux belles Lettres, dont il a tant de connoissance.

J'oubliois de dire que j'ai pris deux vers dans l'Oedipe de Corneille. L'un est au premier Acte :

*Ce monstre à voix humaine, aigle, femme & lion.*

L'autre est au dernier Acte. C'est une traduction de Seneque : *Nec vivis mistus, nec sepultus.*

*Et le sort qui l'accable  
Des morts & des vivans semble le separer.*

Je n'ai point fait scrupule de voler ces deux vers ; parce qu'ayant précisément la même chose à dire que Corneille, il m'étoit impossible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.



Il me reste à parler de quelques rimes que j'ai hasardées dans ma Tragedie. J'ai fait rimer *frein* à *rien* ; *heros* à *tombeaux* ; *contagion* à *poison* , &c. Je ne défens point ces rimes parce que je les ai employées : mais je ne m'en suis servi que parce que je les ai crû bonnes. Je ne puis souffrir qu'on sacrifie à la richesse de la rime toutes les autres beautés de la Poësie , & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'esprit. On pousse même la tyrannie jusqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles. *Je ferois* , *j'aimerois* , &c. ne se prononcent point autrement que *trais* & *attraits* : cependant on pretend que ces mots ne riment point ensemble , parce qu'un mauvais usage veut qu'on les écrive différemment. M. Racine avoit mis dans son *Andromaque* :

*M'en croirés-vous ? lassé de ses trompeurs attraits ,*

*Au lieu de l'enlever , Seigneur , je la fuirois.*

Le scrupule lui prit , & il ôta la rime *fuirois* , qui me paroît ( à ne consulter que l'oreille ) beaucoup plus juste que celle de *jamais* , qu'il lui substitua.

La bizarrerie de l'usage , ou plutôt des hommes qui l'établissent , est étrange sur ce sujet comme sur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre* qui a deux *r* , rime avec *encore* , qui n'en a qu'une. Par la même raison *tonnerre* & *terre* devroient rimer avec *pere* & *mere* : cependant on ne le souffre pas , & personne ne reclame contre cette injustice.

Il me paroît que la Poësie françoise y gagneroit beaucoup , si on vouloit secouer le joug de cet usage déraisonnable & tyrannique. Donner

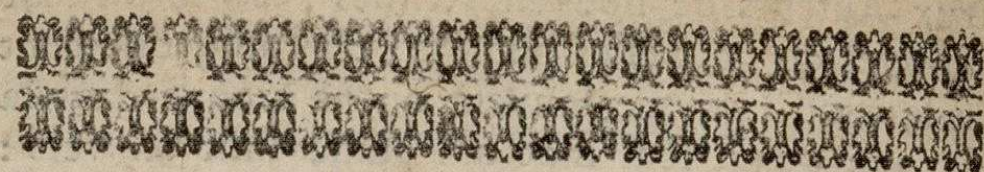


aux Auteurs de nouvelles rimes , ce feroit leur donner de nouvelles pensées ; car l'assujettissement à la rime fait que souvent on ne trouve dans la langue qu'un seul mot qui puisse finir un vers : on ne dit presque jamais ce qu'on vouloit dire ; on ne peut se servir du mot propre ; on est obligé de chercher une pensée pour la rime , parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on pense. C'est à cet esclavage qu'il faut imputer plusieurs impropriétés qu'on est choqué de rencontrer dans nos Poètes les plus exacts. Les Auteurs sentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte , & ils n'osent s'en affranchir.

Pour moi , dont l'exemple ne tire point à conséquence , j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; & si la Poësie occupe encore mon loisir , je prefererai toujours les choses aux mots , & la pensée à la rime.







SIXIEME LETTRE,  
QUI CONTIENT  
UNE DISSERTATION  
SUR LES CHOEURS.

M.

Il ne me reste plus qu'à parler du Chœur que j'introduis dans ma Piece. J'en ai fait comme un personnage qui paroît à son rang comme les autres Acteurs, & qui se montre quelquefois sans parler, seulement pour jetter plus d'interêt dans la Scene, & pour ajouter plus de pompe au spectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue étoit la seule qu'on devoit prendre, je m'imagine que la maniere dont j'ai hazardé les Chœurs, est la seule qui pouvoit réussir parmi nous.

Chés les anciens le Chœur remplissoit l'intervale des Actes, & paroissoit toujours sur la Scene. Il y avoit à cela plus d'un inconvenient; car ou il parloit dans les entr'Actes de ce qui s'étoit passé dans les Actes precedens, & c'étoit une repetition fatigante; ou il prévenoit ce qui devoit arriver dans les



les Actes suivans , & c'étoit une annonce qui pouvoit dérober le plaisir de la surprise ; ou enfin il étoit étranger au sujet , & par conséquent il devoit ennuyer.

La presence continuelle du Chœur dans la Tragedie me paroît encore plus impraticable : l'intrigue d'une Piece interessante exige d'ordinaire que les principaux Acteurs ayent des secrets à se confier. Eh le moyen de dire son secret à tout un peuple ? C'est une chose plaisante de voir Phedre dans Euripide avouer à une troupe de femmes un amour incestueux , qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvoient conserver si scrupuleusement un usage si sujet au ridicule ; c'est qu'ils étoient persuadés que le Chœur étoit la baze & le fondement de la Tragedie. Voila bien les hommes ! qui prennent presque toujours l'origine d'une chose pour l'essence de la chose même. Les anciens sçavoient que ce spectacle avoit commencé par une troupe de payfans yvres qui chantoient les louanges de Bacchus , & ils vouloient que le Theatre fût toujours rempli d'une troupe d'Acteurs , qui en chantant les louanges des Dieux rapelaissent l'idée que le peuple avoit de l'origine de la Tragedie. Long-tems même le Poëme dramatique ne fut qu'un simple Chœur , & les personnages qu'on y ajoûta depuis ne furent regardés que comme des épisodes ; & il y a encore aujourd'hui des sçavans qui ont le courage d'afflurer que nous n'avons aucune idée de la veritable Tragedie , depuis que nous avons banni les Chœurs : c'est comme si on vouloit que nous missions Paris , Londres & Madrid sur le Theatre , parce que nos peres en usoient ainsi lorsque la Comedie fut établie en France.



M Racine , qui a introduit des Chœurs dans Athalie & dans Esther , s'y est pris avec plus de precaution que les Grecs ; il ne les a gueres fait paroître que dans les entr'Actes ; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du Theatre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives lors qu'Esther a raconté ses aventures à Elise ? Il faut necessairement , pour amener cette musique , qu'Esther leur ordonne de lui chanter quelque air :

*Mes filles , chantés-nous quelqu'un de ces cantiques.*

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant & de la declamation dans une même Scene : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paroître bien froides après ces dialogues pleins de passions qui font le caractere de la Tragedie. Un Chœur seroit bien mal venu après la declaration de Phedre , ou après la conversation de Severe & de Pauline.

Je croirai donc toujours , jusqu'à ce que l'évenement me détrompe , qu'on ne peut hazarder le Chœur dans une Tragedie , qu'avec la precaution de l'introduire à son rang , & seulement lors qu'il est necessaire pour l'ornement de la Scene : encore n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le Chœur seroit absolument déplacé dans Bajazet , dans Mitridate , dans Britannicus , & generalement dans toutes les Pieces dont l'intrigue n'est fondée que sur les interêts de quelques particuliers ; il ne peut convenir qu'à des Pieces où il s'agit du salut de tout un peuple. Les Thebains sont les premiers interêtés dans le sujet de ma Tragedie ; c'est de leur

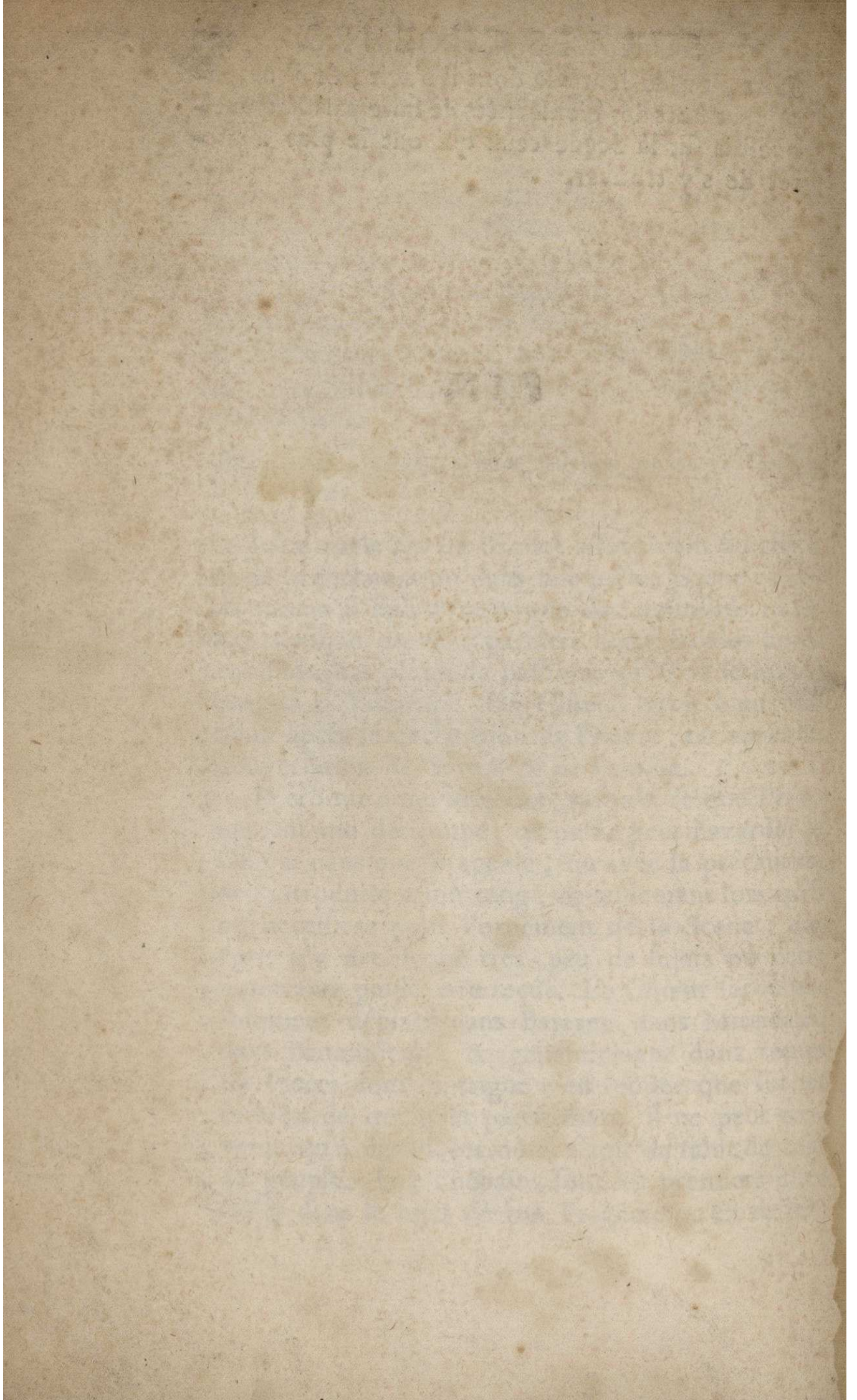


mort , ou de leur vie dont il s'agit , & il ne paroît pas hors des bienfeances de faire paroître quelquefois sur la Scene ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

F I N.











1871

1872

1873

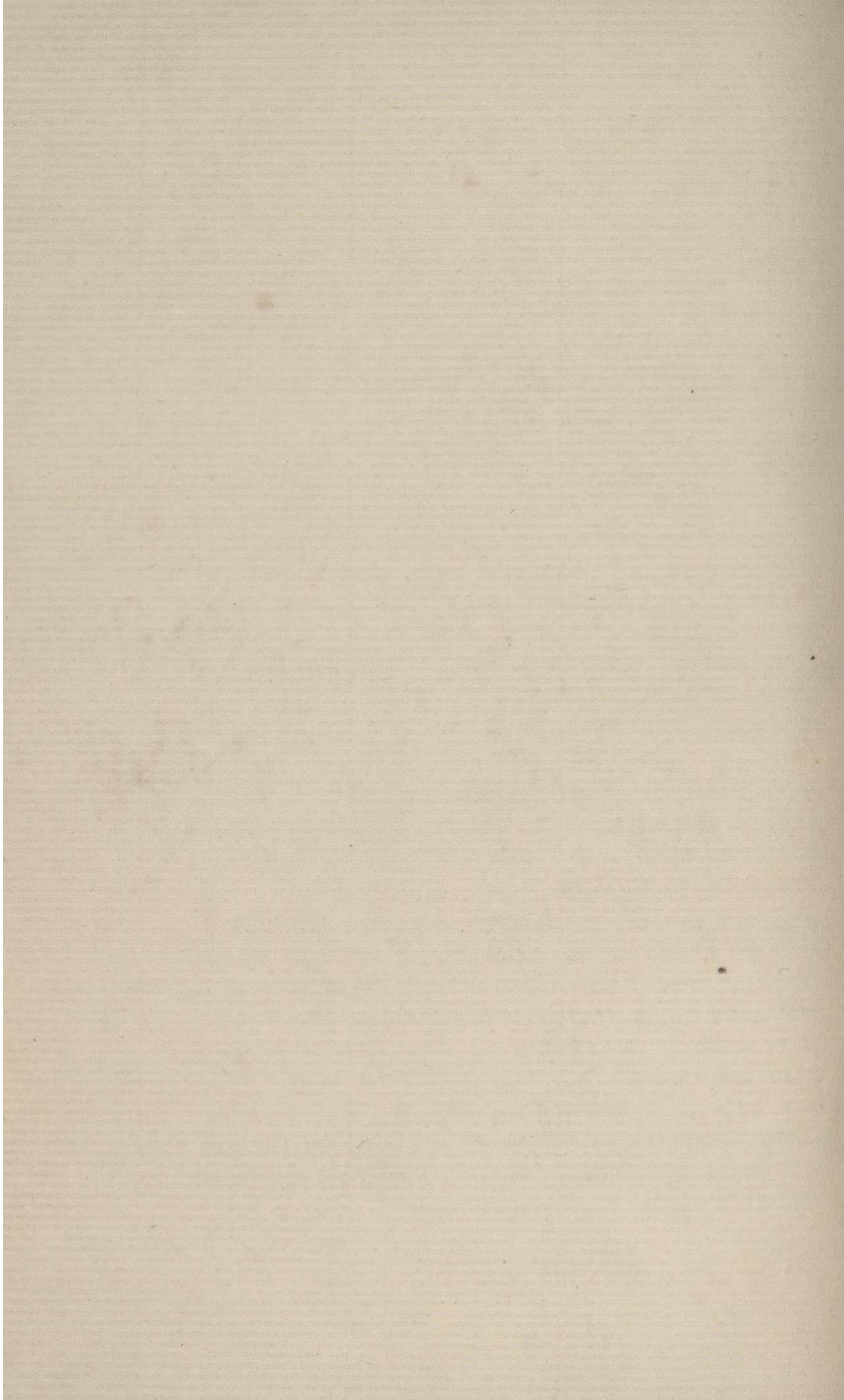
1874

1875

1876

1877









UNIVERSITÉS DE PARIS  
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05  
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv. :

SIGB bibl. :

SIGB ex. :

SU ppn :

SU epn :

Cote : RRA 8= 104

1158203199









